ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

PREMIÈRE COLLECTION.

TOME COMPLEMENTAIRE.

Le présent volume, ainsi que nous l'annonçons dans l'avertissement qui se trouve en tête, complète la première collection des *Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts*, successivement publiée en vingt-un volumes.

Cette première collection contient :

1° L'état du Musée Napoléon depuis sa formation jusqu'en 1806, époque où il s'est enrichi de grandes collections étrangères;

2° Les principaux objets du Musée de Versailles, de celui des Monumens français, aux Petits-Augustins de Paris et de la galerie du sénat ;

3° L'élite des productions de l'école française, ancienne et moderne, jusqu'au salon de 1808.

Ces divers objets forment les seize premiers volumes de la collection, ci. . . . . 16 vol.

4° Un choix de paysages et tableaux de genre, soit du Musée Napoléon, soit d'artistes modernes. Les planches ombrées, en taille-douce, ci. 4

5° La réunion des différens objets, tant anciens que modernes, dont on n'avait pu se procurer les dessins lors de la publication des premiers volumes. Volume complémentaire, ci. 1

21 vol.

L'éditeur, pour répondre au desir manifesté par plusieurs souscripteurs, s'est décidé à séparer, dans la seconde collection qu'il va publier, la partie *ancienne* de la partie *moderne*. Voyez, à cet égard, l'avis qui se trouve en tête du présent volume.



R.d Cosway inv.t   M.me Lefevre, née Lingée Sculp.t

ANNALES DU MUSÉE.

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

RECUEIL de Gravures au trait, contenant la collection complète des peintures et sculptures du Musée Napoléon et de celui de Versailles; les objets les plus curieux du Musée des Monumens français; les principaux ouvrages de Peinture, Sculpture et Architecture, des Artistes vivans; Edifices publics, etc.; avec des Notices historiques et critiques.

Par C. P. LANDON, Peintre, anci pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'institut royal de Hollande, etc.

Cet ouvrage classique a obtenu une médaille d'argent à l'exposition de 1806.

PREMIÈRE COLLECTION.

TOME COMPLÉMENTAIRE.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, Peintre, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1809.

A MONSIEUR

BARBIER-NEUVILLE,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

MONSIEUR,

S'il est reconnu que dans l'examen des ouvrages de peinture ou de sculpture, ceux qui en font profession sont le plus en état d'apprécier le mérite de l'exécution, et particulièrement la correction des détails dans tout ce qui a rapport au dessin; il n'est pas moins vrai, et vous m'en avez convaincu en plus d'une circonstance, que l'amateur, d'un goût éclairé, étranger à tout système et à toute prévention, partage avec l'artiste fondé en théorie comme en pratique, le droit de juger les plus nobles parties de l'art : c'est-à-dire l'invention et la disposition du sujet, la qualité du style, le choix des caractères, la justesse de l'expression, et cette multitude de convenances histo-

riques ou morales qui distinguent les œuvres du génie d'avec les productions communes. Je dirai plus : combien d'artistes, dont malheureusement la première éducation fut entièrement négligée ou incompléte, sont loin eux-mêmes d'être juges compétens dans toutes les parties de leur art, et semblent ne rien voir au-delà des bornes de l'imitation individuelle, ou s'égarent dans un dédale d'idées mal conçues, gigantesques, incohérentes !

Au moment où je publie ce volume d'un recueil destiné non-seulement à faire connaître les chefs-d'œuvre d'un art dont les productions ont pour vous un attrait particulier, mais encore à développer les principes qui en ont dirigé l'exécution, permettez-moi, monsieur, d'attacher votre nom à mon ouvrage. J'ai depuis long-temps desiré d'obtenir cette nouvelle marque de l'amitié dont vous m'honorez, et en même temps de vous offrir, quelque faible qu'il soit, ce témoignage sincère de mon inviolable attachement.

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

LANDON.

AVIS

DE L'AUTEUR ET ÉDITEUR.

Nous avions annoncé que les sujets dont on n'avait pu se procurer les dessins lors de la publication des premiers volumes seraient successivement insérés dans des tomes de supplément, mais il nous a semblé plus convenable de les réunir dans un seul et même volume. Nous offrons celui-ci à nos souscripteurs; il complète la *première* collection.

La *seconde* collection des *Annales du Musée* sera divisée en deux section, l'une *ancienne*, l'autre *moderne*. La première contiendra les divers morceaux de peinture acquis nouvellement par le Musée pour compléter les différentes écoles; la suite des objets d'arts conquis par les armées françaises en 1805 et 1806, et exposés au Louvre en 1807; les antiquités de la *villa* Borghèse, etc.

Dans cette immense quantité de curiosités dans tous les genres, nous aurons soin de faire un choix convenable, pour éviter à-la-fois d'omettre aucun objet important, ou de former une collection trop volumineuse. Les tableaux et statues provenant des conquêtes de l'armée française en 1805 et 1806 pourront fournir deux volumes de choix. Pareil nombre suffira, selon toute apparence, pour les antiquités de la *villa* Borghèse.

La section *moderne* de la seconde collection des *Annales du Musée* comprendra l'élite des objets d'arts exposés tous les deux ans au Salon, auxquels on joindra, comme appendice, un choix de productions modernes des artistes étrangers : ainsi, tous les deux ans, lors de l'exposition, nous donnerons un ou deux volumes de compositions modernes ; et, pareillement dans l'intervalle d'un Salon à l'autre, un ou deux volumes d'ouvrages anciens.

Les volumes de la section *ancienne* et de la section *moderne* pouvant être acquis ensemble ou séparément, cette division, desirée depuis long-temps de la majorité des souscripteurs, satisfera également ceux qui voudraient borner leur collection, et ceux qui se proposent de suivre la publication entière de ce recueil classique.

Nota. Le nombre des sujets qui font le complément de cette *première* collection excédant celui des planches d'un volume ordinaire, qui n'en a que 72, le présent volume se trouve être de moitié plus considérable, ce qui nous a obligé d'en augmenter le prix dans une juste proportion.

TABLE

des planches contenues dans le tome complémentaire.

PEINTURE.

Tableaux anciens.

Tableaux et dessins modernes.

SCULPTURE.

Sculpture antique.

Sculpture moderne.

Fin de la table du tome complémentaire.



Carle Dujardin pinx^t.

Normand sc.



nd sc.

Planche première et deuxième. — Le Calvaire ; Tableau de la Galerie du Musée , par Karel Dujardin.

Au pied de la croix sur laquelle Jésus - Christ est attaché entre deux larrons, on voit d'un côté S Jean, debout, joignant les mains ; de l'autre, la Madeleine à genoux, levant les yeux au ciel. La Vierge est évanouie entre les bras des saintes femmes. Dans la multitude de personnages qui entourent le lieu du supplice, on distingue des cavaliers armés, et l'un des bourreaux, tenant une éponge au bout d'un roseau. Le ciel est couvert de nuages épais, au travers desquels percent quelques rayons du soleil prêt à s'éclipser.

Un tableau d'histoire par Karel Dujardin est une chose rare, et celui-ci est peut-être le plus beau de ce maître. Il avait quitté de bonne heure le genre historique pour s'attacher aux sujets burlesques et à l'étude des animaux et du paysage.

Les figures de ce tableau, connu sous le titre du *Calvaire*, ont tout au plus un pied de proportion. La couleur en est vraie et brillante, l'effet harmonieux, la touche fine et précieuse. C'est un chef-d'œuvre d'exécution, qui ne laisse à desirer que de la noblesse dans le dessin et dans les caractères.

Karel Dujardin, né à Amsterdam vers 1740, eut pour maître, selon quelques-uns, Paul Potter ; selon d'autres, Nicolas Berghem. Mais il est probable qu'il fut élève de ce dernier, dont il a plus particulièrement imité la touche ferme et spirituelle. Très-jeune encore, Dujardin fit un voyage en France, retourna dans son

pays, et partit pour Rome, où ses études changèrent pour quelque temps d'objet. Il prit un meilleur goût, mais ne pouvant acquérir un dessin pur et correct, il se livra de nouveau à des compositions analogues à son génie particulier. On peut dire qu'il les a traitées dans une perfection inimitable. Son coloris est chaud, animé; personne n'a mieux rendu que lui le ton de la lumière du soleil.

Quelque bien payé qu'il fût de ses ouvrages, qui étaient fort recherchés, ses dépenses absorbaient le produit de son travail. Forcé, pour acquitter ses dettes pendant son séjour en France, d'épouser un femme âgée, il l'emmena à Amsterdam, la quitta pour s'en débarrasser, et retourna à Rome. Il passa depuis à Venise, où il mourut, en 1678, âgé de 38 ans.



Mignard pinx.t Normand sc.

Planche troisième. — Sainte Cécile chantant les louanges du Seigneur ; Tableau de la Galerie du Musée, par Pierre Mignard.

Les figures de ce tableau sont de proportion demi-nature. On y trouve une composition agréable, un dessin correct, une expression douce, un pinceau suave, mais peu de nerf et de l'égalité dans les lumières. Il en existe un grand nombre de copies. L'original doit sans doute cet avantage à la grace du sujet plutôt qu'à la réputation qu'il a pu faire à l'artiste.

Le nom de *More*, et non de Mignard, était originairement celui de la famille du peintre. Pierre More, son aïeul, qui servait avec six de ses frères, tous officiers bien faits, dans l'armée de Henri IV, s'étant présenté avec eux devant ce prince : *Ce ne sont pas là*, dit-il, *des Mores, ce sont des Mignards.* Le nom, depuis ce temps-là, en resta dans la famille.

Mignard avait le talent d'imiter la manière de différens maîtres, et de composer des pastiches (1) où les plus habiles connaisseurs étaient trompés. Le Brun lui-même, que Mignard n'aimait pas, fut complètement

(1) On nomme *pastiches* (de l'italien *pastici*) certains tableaux qu'on ne peut appeler ni originaux ni copies, mais qui sont fait dans le goût et la manière d'autres peintres. Plusieurs ont possédé ce talent et abusé des amateurs, et même des gens de l'art. Cependant, lorsqu'on les compare avec un original, pour le dessin, les caractères, la touche ou la couleur, il est bien difficile qu'il ne s'y trouve quelque trait qui découvre la supercherie.

sa dupe. Un brocanteur avait annoncé, par ordre de Mignard, une Madeleine du Guide; les curieux s'empressèrent de la venir voir, et elle fut vendue deux mille francs. Quelque temps après, on dit à l'acquéreur qu'il avait été trompé, et que le tableau était de Mignard. On alla le trouver; il se défendit, et dit que Le Brun en jugerait mieux qu'un autre. Celui-ci assura, après un long examen, que le tableau était du Guide. Alors Mignard se fit connaître pour l'auteur, et le prouva en déclarant qu'il avait peint en-dessous certaines parties qu'on découvrit après avoir enlevé la couche supérieure.



Gérard inv^t. Normand sc.

Planche quatrième. — Daphnis et Chloé font des offrandes aux dieux, avant de quitter la vie pastorale; Dessin, par M. Gérard.

« Le bruit fut incontinent espandu par-tout que Dionysiophanes avoit retrouvé et recogneu un sien fils, et que Daphnis le chevrier estoit devenu seigneur et maistre de ses chevres et de tout l'héritage; à l'occasion de quoi touts les voisins paysans y accoururent de toutes parts, les uns pour se conjouir avec Daphnis de la bonne fortune qui lui estoit advenue, les aultres pour faire quelques présents à son père.....

« Daphnis, d'aultre costé, amassa touts les meubles qu'il avoit pendant qu'il gardoit les bestes, et les distribua aux dieux : premièrement il donna à Bacchus sa pannetière et sa peau de chevre aussi; puis feit offrande de sa fluste à Pan; il dédia sa houlette aux nymphes, avec les tirouers à tirer les chevres, qu'il avoit faicts lui mesme. Mais en faisant chascune offrande, il ne se pouvoit tenir de plorer pour ce qu'il se dessaisissoit des meubles à quoi il avoit prins si grand plaisir : tant est plus doux un estat, pour petit qu'il soit, quand on l'a accoustumé, qu'une félicité non accoustumée. De sorte que, quand il vint à offrir ses tirouers, il voulut encore premièrement y tirer ses chevres, et ne donna point sa pelisse de peau de chevre qu'il ne l'eust encore un coup vestue, ni sa fluste qu'il n'en eust joué; et si les baisa touts en les donnant, et dict adieu à ses chevres et appella les boucquins par leurs noms, et bien souvent se desroba pour aller boire de l'eau de

la fontaine dont il avoit beu si souvent avec Chloë. Mais il n'osoit encore descouvrir son amour, attendant quelque occasion propre pour le faire.....»

« Quelques jours après, on feit de rechef des sacrifices aux dieux pour l'amour de Chloë, comme l'on avoit faict pour Daphnis, et feit on semblablement le festin de recognoissance; et elle, de son costé, distribua ses meubles de bergerie aux dieux, sa pannetiere, sa fluste et les tirouers où elle tiroit ses brebis; et elle espandit, dedans la fontaine qui estoit en la caverne des nymphes, du vin, à cause qu'elle avoit été trouvée et nourrie auprès d'icelle fontaine, et sema des chapelets et bouquets de fleurs sur la sépulture de la brebis que Dryas lui enseigna, et joua encore de la fluste pour resjouir ses brebis, faisant prières aux nymphes que ceux qui seroient trouvés ses naturels parents fussent dignes d'être alliés de Daphnis. »

Ce dessin fait partie de ceux que MM. Gérard, Girodet, Prud'hon, et autres artistes d'un mérite distingué, ont composés pour les magnifiques éditions de MM. Didot; et forme, en productions modernes, la plus agréable collection que nous puissions offrir à nos lecteurs.



F. Le Sueur pins.t   Normand sc.

Ire Coll. tom. Compl.



E. Le Sueur pinx.t

Planche cinquième et sixième. — Plan de la Chartreuse de Paris, porté par des anges; Tableau de la Galerie du Senat, par Lesueur.

Ce tableau, que Lesueur peignit pour décorer le cloître des chartreux, et faire suite à ceux où il a représenté les principaux événemens de la vie de S. Bruno, n'a cependant aucun rapport avec l'histoire de ce saint, fondateur de l'ordre. Mais les religieux ayant desiré joindre à cette belle collection le plan de leur monastère, le peintre ne voulut l'offrir que d'une manière noble et pittoresque. Deux anges déroulent et soutiennent dans les airs le plan de la Chartreuse, et le présentent au spectateur. Le fond du tableau, désignant un quartier de Paris, indique que c'est dans cette ville que l'édifice doit être élevé. Les deux personnages placés sur la gauche du tableau ont dans leur maintien, dans leur costume et dans l'expression de leurs traits, un caractère de décence et de dignité.

Le fond du tableau, ainsi que nous venons de le dire, offre une vue de Paris, prise du lieu où se trouve aujourd'hui le Pont-Royal. Cette partie de la ville est représentée telle qu'elle était vers le commencement du seizième siècle. A gauche est la galerie du Louvre, où est attenante une tour qui n'existe plus. On voit dans le lointain la tour de Néelle, le Pont-Neuf, le Pont-au-Change, et d'autres édifices qui depuis ont été détruits.

Ce tableau, d'une composition simple, se lie parfaitement pour le style et pour l'exécution avec tous

les tableaux du même cloître (1), dont il est le vingt-quatrième et dernier, selon l'ordre adopté pour leur classification dans le catalogue de la galerie du sénat. La peinture en a été fort altérée; et soit que le dommage ait été trop considérable pour qu'il fût possible de rendre aux teintes leur fraîcheur et leur légèreté, soit que la restauration en ait été mal dirigée, si les caractères des figures y sont assez bien conservés, on n'y reconnaît plus guère le ton ni le pinceau du maître. Quant au fond, il paraît être bien conservé. Il joint à l'avantage d'être peint d'un ton fin, harmonieux, et touché avec fermeté et finesse, celui de rappeler l'ancien aspect d'un quartier de Paris qui depuis, et à différentes époques, a reçu de nombreux changemens et des embellissemens utiles.

(1) Pour compléter les vingt-quatre tableaux de l'histoire de S. Bruno, par Lesueur, il nous en reste encore trois à publier. Ils feront ci-après partie du présent volume; nous y joindrons une vingt-cinquième composition, peinte par le même artiste pour le même lieu. Elle ne se trouve point à la galerie du sénat; nous en dirons la raison dans l'article qui sera joint à la gravure.



Prud'hon inv.t Normand sc.

Planche septième. — Lamon trouve le jeune Daphnis, allaité par une chèvre ; Sujet tiré du roman de Daphnis et Chloé, *dessiné par* M. Prud'hon.

Dans le premier livre de son roman, Longus raconte comment le jeune Daphnis, que Dionysaphanes, son père, avait fait exposer dans un lieu sauvage, fut trouvé par un berger.

« En cette terre (aux environs de Mitylène), un chevrier, nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant que l'une de ses chevres allaictoit; et voici la manière comment. Il y avoit un hallier fort espais de ronces et d'espines, couvert tout alentour de lierre, et autour la terre feutrée d'herbe desliée et menue, sur laquelle estoit le petit enfant gisant. Là s'encouroit la chevre ordinairement, de sorte que bien souvent l'on ne sçavoit qu'elle devenoit; et abandonnant son petit chevreau, se tenoit auprès du petit enfant.

« Lamon, ayant pitié du petit chevreau que la mère abandonnoit en ce poinct, print garde en quelle part elle s'en alloit; et un jour, au chauld de midi, la suivit à la trace, et veit comme elle entroit dessoubs le hallier tout doulcement, comme si elle eust eu peur de blesser avec ses ongles le petit enfant en entrant. L'enfant succoit le pis de la chevre ne plus ne moins que s'il eust tetté la mammelle de sa mère nourrice. De quoi Lamon s'esbahissant, ainsi que l'on peut penser, s'approcha de plus près, et trouva que c'estoit un enfant masle, grand pour son aage, et beau à merveilles, plus richement emmaillotté que ne portoit sa

fortune, estant ainsi misérablement exposé et abandonné à l'adventure; car il estoit enveloppé d'un riche manteau de pourpre, qui se fermoit au collet avec une boucle d'or, et auprès y avoit une petite espée dorée, ayant le manche d'ivoire. Si fut de prime face entre deux d'emporter seulement ces enseignes de recognoissance, sans aultrement se soucier de l'enfant. Mais y ayant un peu pensé, il eut honte de ne se monstrer pour le moins aussi charitable et humain que sa chevre; de sorte que quand la nuict fut venue, il enleva le tout, et porta à sa femme, qui avait nom Myrtale, les joyaux, l'enfant et la chevre.»



Normand sc.

Planche huitième. — Messaline et le jeune Britannicus ; Groupe antique du Musée Napoléon.

Ce groupe représente Valérie Messaline, fille de Messala Barbatus, et femme de l'empereur Claude. Elle tient dans ses bras le jeune Britannicus, leur fils, que Néron, fille d'Agrippine, seconde femme du même empereur, fit mourir par la suite, après l'avoir fait exclure de l'empire. Ce monstre, ayant fait empoisonner son frère dans un repas, le fit enterrer la nuit suivante, comme un simple particulier. Une grosse pluie, survenue lorsqu'on le portait au tombeau, effaça le blanc dont Néron avait fait masquer son visage, pour cacher l'effet du poison qui l'avait noirci. Quant à Messaline, dont le nom seul est une injure, elle mit le comble à ses désordres infâmes, en épousant solennellement et du vivant de Claude, comme s'il l'eût répudiée, un jeune homme d'une grande beauté, nommé Silius, dont elle était éperduement amoureuse. Ce dernier crime lassa la patience de l'empereur ; il la fit mourir avec son nouvel époux, vers l'an 48 de J. C.

Ce groupe représente Messaline tenant dans ses bras le jeune Britannicus. « La disposition de la draperie, « dans cette petite figure du César, est (selon M. Visconti) la même que dans les statues de Jupiter ; « et Britannicus, par allusion à ses hautes destinées, « est représenté ici sous la figure de Jupiter enfant ». Ce morceau, tiré des jardins de Versailles, où il était placé près du canal, fut trouvé aux environs de Rome,

et transporté en France dans le courant du 17e siècle. Il est en marbre pentélique, et assez bien conservé, excepté la main droite de l'impératrice, une partie des draperies, et la tête de l'enfant, qui sont des ouvrages de restauration.



Lecloerc pinx. Normand sc.

Ire Coll: tom. Compl.



Lickerie pinx.t

Planche neuvième et dixième. — La rencontre de David et Abigaïl ; Tableau de la Galerie du Musée , par L. Licherie.

« Nabal , mari d'Abigaïl , homme riche , mais d'une
« avarice extrême , avait refusé avec dureté des rafraî-
« chissemens aux troupes de David. Ce prince , irrité ,
« marchait pour le punir , lorsqu'Abigaïl vint à sa
« rencontre, et désarma sa colère en lui offrant des
« vivres de toute espèce. Sa grace et sa beauté firent
« dès-lors tant d'impression sur David , qu'il l'épousa
« par la suite, après la mort de Nabal. »

Ce tableau , qui sous le rapport de la composition, du dessin et des caractères, rappelle singulièrement la manière de Le Brun, est de L. Licherie, son élève. L'ouvrage n'est pas du plus grand style , mais il ne manque pas de noblesse, et l'on y trouve une certaine élégance de formes et une richesse de détails dont l'ensemble annonce un talent agréable.

On a peu de notions sur L. Licherie, dont la réputation et les ouvrages ne sont pas très-répandus. Né à Houdan en Normandie , il est mort en 1687. Ses tableaux sont généralement dans le goût de Le Brun.

On s'est récrié souvent contre l'influence de Le Brun sur les artistes de son temps. On assure que non - seulement il obligeait ses élèves à adopter exclusivement sa manière , mais qu'il exigeait encore des peintres employés sous sa direction , qu'ils se conformassent servilement à ses idées ; abus qui dut entraîner la décadence de l'art.

Il n'est pas aisé de spécifier jusqu'à quel point ces reproches sont fondés; ils ne sont pas sans quelques motifs : cependant nous les croyons exagérés. Le Brun

eut beaucoup d'imitateurs ; il a cela de commun avec tous les chefs d'école, et d'ailleurs il n'est pas étonnant que, soit pour mettre plus d'ensemble dans leurs travaux communs, soit pour obtenir la faveur du maître, les peintres occupés en sous-ordre aient cherché, sans y être contraints, à saisir son style et son goût particulier.

Mais quelle que soit la valeur du reproche fait à ce grand peintre, ne peut-on pas du moins en inférer qu'il serait dangereux pour la prospérité des beaux-arts (1), d'en confier la direction absolue à un homme qui en ferait sa profession spéciale, et qui joindrait à l'influence du talent une autorité qu'aucun artiste n'aurait le droit de récuser ?

S'il est vrai que Le Brun, à qui les historiens accordent un esprit droit, une érudition solide, un parfait désintéressement, et sur-tout un zèle ardent pour la gloire de son art ; s'il est vrai qu'un tel homme ait abusé de son autorité, tyrannisé ceux qui parcouraient avec lui la même carrière, et préparé cette décadence honteuse où les beaux-arts tombèrent après lui ; que n'aurait-on on pas à craindre, si une semblable autorité devenait le partage de quelque artiste moins grand, moins généreux, et qui n'aurait reçu de la nature ni ce génie fécond, ni cette conception hardie qui ont immortalisé le premier peintre de Louis XIV, ni ces qualités précieuses qui le firent estimer et honorer durant sa vie ?

(1) La peinture, la sculpture et l'architecture.



André Mantegna pinx.t Normand sc.

Planche onzième. — Le Parnasse ; Tableau de la Galerie du Musée, par André Mantegna.

Sur le devant du tableau, à gauche, on voit Apollon assis ; près de lui les neuf muses, réunies en un seul groupe, dansent au son mélodieux de sa lyre. De l'autre côté, Mercure, appuyé sur Pégase, dont les ailes sont étendues, tient un long caducée. Au centre du tableau, sur un rocher dont la base entr'ouverte en forme d'arcade laisse entrevoir dans le lointain une campagne riante, est placé le lit de Vénus, au-devant duquel la déesse est debout, et accompagnée du dieu de la guerre. Un peu plus bas, sur le même rocher, l'Amour, armé de son arc et de son carquois, souffle à l'époux de Vénus les traits de la jalousie. Vulcain aperçoit l'infidèle déesse, et lui lance des regards menaçans.

Beaucoup de naïveté dans la composition, dans l'expression et dans le coloris ; un pinceau fini, mais sec et un peu froid ; des draperies d'un ton cru, des détails singuliers et exécutés d'une petite manière, indiquent dans ce tableau, d'un très-ancien maître, les premiers temps de la renaissance de l'art. Au milieu de tous ces défauts, ou plutôt de ce manque de perfection, on distingue néanmoins, en certaine partie, un sentiment poétique qu'il n'est pas donné aux hommes ordinaires de transmettre dans leurs ouvrages.

André Mantegne, ou Mantegna, né à Padoue en 1451, gardait les brebis dans son enfance. Ses premiers essais furent remarqués ; placé chez un peintre nommé Jacques Squaccione, qui depuis l'adopta pour son fils

et le fit son héritier, il ne tarda pas à surpasser son maître; il peignit, à l'âge de dix-sept ans, pour l'église de Sainte-Sophie de Padoue, le tableau du grand autel et quatre évangélistes. Il fit un grand nombre d'ouvrages fort estimés, entre autres le Triomphe de César, qu'il peignit dans le palais du marquis de Gonzague, à Mantoue. Le peintre Bellini, admirateur des talens de Mantegna, lui donna sa fille en mariage, et le duc de Mantoue, pour récompenser son rare mérite, le nomma chevalier de son ordre. Appelé à Rome par le pape Innocent VIII, il peignit une petite chapelle au Belvédère. L'ouvrage fut admiré pour le fini et la délicatesse du pinceau. Il fit plusieurs autres grands tableaux pour le même pontife.

Mantegna entendait la perspective; il connut l'antique, et fut un dessinateur correct. Ses ouvrages ont contribué à l'avancement de l'art : on croit qu'il en donna les premières leçons au Corrège; à ce seul titre, le nom d'André Mantegna mériterait d'être conservé. Il mourut en 1506, âgé de 75 ans.

C'est à tort qu'on lui a attribué l'invention de la gravure au burin; mais il fut un des premiers qui la perfectionnèrent. On compte environ cinquante pièces de sa main, parmi lesquelles il y en a quelques-unes gravées de clair-obscur.



Normand sc.

Planche douzième. — *Miltiade, Thémistocle, Bérénice, Rome; quatre bustes de la Galerie des Antiques.*

Le premier de ces bustes ou *hermès*, est celui de Miltiade, fils de Cimon. Parmi les guerriers dont les Athéniens payèrent les services par la mort ou l'exil, Miltiade est le premier et l'un des plus illustres. S'étant, dès sa jeunesse, montré digne de commander des armées, il fut envoyé dans la Chersonèse, pour en chasser les Thraces et y fonder une colonie. Son expédition eût un succès complet.

La victoire éclatante qu'il remporta quelque temps après sur les Perses, avec dix mille hommes contre cent-dix mille, le couvrit de gloire, mais en même temps le fit redouter et porta ombrage à ses propres concitoyens. Ayant depuis, dans un moment où la prudence semblait l'exiger, fait lever le siége de Paros et ramené ses troupes à Athènes, on crut, ou plutôt on feignit de croire, qu'il s'était laissé corrompre par l'or de Xercès; et le vainqueur de Marathon, encore couvert de blessures, fut près d'être condamné à perdre la vie. On commua la peine en une amende de 50 talens (environ 150,000 fr.), et comme il ne put payer cette somme, il fut jeté dans une prison, où il mourut.

Thémistocle, dont on croit reconnaître les traits dans le second buste, était fils de Néoclès, citoyen d'Athènes. Il montra dès son enfance un ardent amour de la gloire, et fit présager qu'il deviendrait un grand homme. Le récit de la bataille de Marathon enflamma son courage, et souvent il répétait que *les trophées de Miltiade ne le laissaient point dormir.* Sa vie est pleine de grandes actions et d'exploits heureux; mais par l'abus qu'il fit de son crédit en faisant bannir

Aristide, dont les talens et les vertus étaient l'objet de sa jalousie, il perdit une partie de l'estime que lui méritaient ses services. Enfin, devenu par son orgueil l'objet de l'animadversion des Athéniens, il fut forcé de quitter sa patrie, et se réfugia chez Admète, roi des Molosses. Xercès ayant mis sa tête à prix, il va trouver le *grand roi*, se nomme et s'en remet à sa générosité. Artaxercès, fils et successeur de Xercès, l'accueillit, le combla de présens, l'éleva au plus haut degré de faveur, et lui voulut faire accepter le commandement d'une armée qu'il envoyait contre les Grecs. Placé entre la reconnaissance et la douleur de combattre ses compatriotes, Thémistocle préféra se donner la mort. On lui éleva un magnifique tombeau, qui subsistait encore du temps de Plutarque.

Dans ces deux bustes, Miltiade et Thémistocle sont représentés avec une longue barbe, et la tête couverte d'un casque. On voit, à celui de Miltiade, sur la partie qui cache le haut du cou, la figure sculptée du taureau furieux de *Marathon;* elle fait allusion au lieu fameux où ce guerrier défit l'armée des Perses. Ces deux *hermès* sont en marbre pentélique.

Des deux autres bustes, l'un offre les traits de Bérénice, fille d'Agrippa l'ancien; l'autre la tête d'une statue allégorique de Rome. Ils proviennent l'un et l'autre de la *villa Borghèse.*



Gérard inv.t C. Normand sc.

Planche treizième. — La Mort de Bajazet; Dessin par M. Gérard.

L'artiste a choisi pour sujet de sa composition, l'avant-dernière scène de la tragédie de Bajazet; c'est-à dire le récit d'Osmin, confident d'Acomat : il vient annoncer à son maître le meurtre de Roxane et celui du jeune prince que cette amante jalouse et furieuse a fait périr. On sentira mieux la manière dont M. Gérard a rendu les circonstances de cet événement tragique, en relisant la belle scène de Racine, que nous rappelons ici presque en entier.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?
Roxane est-elle morte ?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditait ce cruel stratagême,
La servait à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vu paraître,
Adorez, a-t-il dit, *l'ordre de votre maître ;*
De son auguste seing reconnaissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré palais.
A ces discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous, et d'une main sanglante,
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, seigneur, sans voulo l'écouter davantage,
Transportés à-la-fois de douleur et de rage,
Nos bras impatiens ont punis son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu ?

OSMIN.

Bajazet est sans vie,
L'ignorez-vous ?

ATALIDE.

O ciel !

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
Avait au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste;
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourans noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
Ce héros a forcé d'accompagner son ombre.
Mais puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous ?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites
Madame, etc.



Le Bassan pinx.t

LeBas sc.

Planche quatorzième. — Le Christ au Tombeau ; Tableau de la Galerie du Musée, par le Bassan.

Jacques de Ponte, surnommé *le Bassan* parce qu'il naquit à Bassano, petite ville de l'état vénitien, fut élève de son père, et se perfectionna à Venise d'après les ouvrages du Titien et du Parmesan. Il sut néanmoins se frayer une route nouvelle dans son art. S'il n'eût point assez d'élévation dans la pensée, de correction dans le dessein, de goût dans le choix des différentes parties dont se compose un tableau, du moins, comme coloriste, il tient un rang distingué même parmi les plus habiles peintres de l'école vénitienne ; il y en a peu qui puisse le lui disputer pour la franchise et la vivacité des teintes, la vigueur de l'effet et la fermeté de la touche.

Après avoir séjourné quelque temps à Venise, le Bassan retourna dans son pays, et ne le quitta que pour faire quelques voyages à Trévise et à Padoue. Il peignit dans cette première ville les portraits de plusieurs doges, ceux du Tasse, de l'Arioste et autres personnages illustres. Annibal Carrache, l'étant venu voir, mit la main sur un livre que le Bassan avait peint sur le mur de son atelier ; il se plaisait à faire de ces sortes de surprises. Il fut aussi bon musicien.

Le Bassan eut quatre fils, qui tous s'adonnèrent à la peinture. Les deux premiers, François et Léandre, ont été les plus habiles ; et François a presque égalé son père. Etabli à Venise, il travailla dans le palais de Saint-Marc, en concurrence avec le Tintoret et Paul Véronèse. Léandre se retira à Bassano, et excella surtout dans le portrait.

Les deux autres fils de Jacques se bornèrent à copier les tableaux de leur père, et les ont singulièrement multipliés; c'est pour cette raison qu'on en rencontre plusieurs de la même composition, tous attribués à Jacques, et réputés originaux.

Jacques Bassan jouit d'une grande considération, et se distingua par la régularité de ses mœurs. Il disait en mourant que ne pouvant rien apprendre de nouveau, et ne commençant qu'à cette heure à entrevoir le merveilleux de la peinture, il voyait combien il était difficile d'atteindre à la perfection de son art. La mort enleva ce grand peintre en 1592, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Le Christ au Tombeau, dont nous donnons ici l'esquisse, faisait partie de l'ancien cabinet du roi, et peut être considéré comme l'un des plus beaux du Bassan. Les figures sont de grandeur naturelle. L'expression en est commune et les draperies sont de mauvais goût. Mais sous le rapport du coloris et de l'effet, ce morceau mérite une attention particulière.



Le Sueur pinx.t Le Bas sc.

Planche quinzième. — Un Architecte présente à S. Bruno le plan de la chartreuse de Rome ; Tableau de la Galerie du Sénat, par Lesueur.

Ce tableau, faisant partie de la collection qui décorait le cloître des chartreux de Paris, n'est cependant pas de la même forme que ceux dont on a précédemment donné la gravure, et dont la partie supérieure est arrondie. A en juger par la position de la figure à gauche, un peu trop près du cadre, et par la partie d'arbre placée du même côté et beaucoup trop petite pour être motivée et produire un bon effet, il y a lieu de croire que le tableau était d'une plus grande dimension dans l'origine, et qu'un dommage trop évident en aura nécessité la réduction.

La figure de l'Architecte, posée et drapée dans le style le plus noble, semble digne des crayons de Raphaël. Celle de S. Bruno lui est inférieure ; elle est néanmoins d'un beau caractère, et son costume, dessiné largement, est remarquable par une austère simplicité.

Le tableau est peint avec une grande suavité de ton ; toutes les masses y reçoivent une lumière directe : il ne présente aucune intention d'effet particulier.



Peyron inv.t C. Normand sc.

Planche seizième. — Une scène de la tragédie de Mithridate ; *Dessin par* M. Peyron.

Cette scène, qui termine le deuxième acte de la tragédie, offre peu de moyens au peintre, puisqu'elle se compose toute d'un entretien entre Xipharès et Monime. On ne peut y suppléer que par la finesse de l'expression. Les vers de Racine, que nous allons citer, étaient bien dignes d'inspirer l'artiste.

On se rappelle que Monime, accordée à Mithridate, et déja déclarée reine, est sur le point de former des nœuds que son cœur désavoue. Elle est depuis long-temps aimée des deux fils du roi, Xipharès et Pharnace; et Mithridate vient d'apprendre qu'il a un rival dans l'un des ces deux princes : mais ses soupçons ne tombent que sur Pharnace; et prêt à partir pour son armée, c'est à Xipharès qu'il confie la garde de la reine et les intérêts de son amour.

XIPHARÈS, *resté seul avec Monime.*

Que dirai-je, madame, et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?
Serait-il vrai, grands dieux ! que, trop aimé de vous,
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?
Pharnace aurait-il part à ce désordre extrême ?

MONIME.

Pharnace ? ô ciel ! Pharnace ! Ah ! qu'entends-je moi-même ?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimais m'arrache sans retour ;
Et que par mon devoir, esclave infortunée,
A d'éternels soucis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs;
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire....

. . . .

XIPHARÈS.

. . . . ; . . . . .

Madame, par pitié, faites-le moi connaître.

Quel est-il, cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

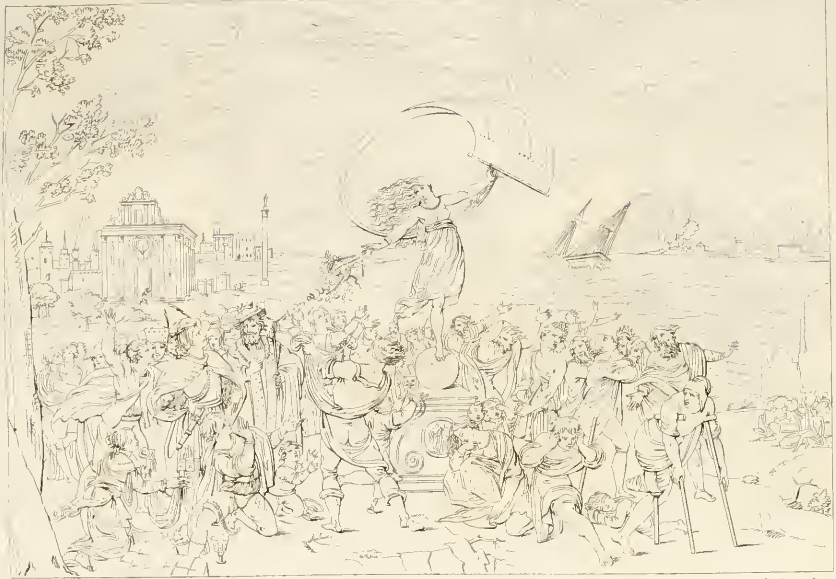
Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyais une injuste contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adressé ma plainte ?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

XIPHARÈS.

O ciel ! quoi, je serais ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?
Vos pleurs pour Xipharès auraient daigner couler ?

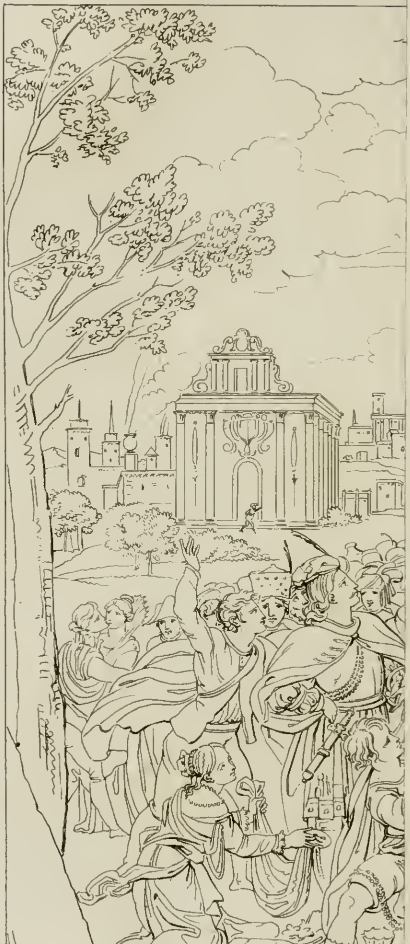
MONIME.

Oui, prince, il n'est plus temps de le dissimuler ;
Ma douleur, pour se taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès long-temps : une égale tendresse,
Pour vous, depuis long-temps, m'afflige et m'intéresse;
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritaient pas.
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère,
Ce trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux ;
Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;
Et lorsque ce matin j'en écoutais le cours,
Mon cœur vous répondait tous vos mêmes discours.
Inutile ou plutôt funeste sympathie !
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point ?
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entends, vous gémissez, etc.



Andre Mantegna pinx t

C Normand sc



André Mantegna pinx.t

Planche dix-septième et dix-huitième. — La Fortune dispensant les biens et les maux ; Tableau de la Galerie du Musée , par François Franck le jeune.

La Fortune, posée sur un globe que soutient un piédestal, est entourée d'une multitude de personnages de tout âge et de toutes conditions qui viennent implorer sa faveur. De sa main droite, la déesse dispense, comme au hasard, les honneurs et les richesses. De l'autre . elle tient une voile enflée par les vents, emblême de la prospérité. A sa gauche sont les malheureux que non-seulement elle a dédaignés, mais qu'elle accable de calamités. On voit les uns succomber à la douleur , les autres s'éloigner en donnant des marques de désespoir. L'un d'eux s'enfonce un poignard dans le sein On aperçoit daus le fond du tableau un vaisseau battu par la tempête, et une ville dévorée par les flammes. Les figures de ce tableau sont de petite proportion.

Le même sujet , s'il eût été traité par un artiste nourri de l'étude des anciens ou de celle des grands peintre des écoles de France et d'Italie, offrirait sans doute plus d'ordre dans la composition, plus de noblesse dans le dessin et dans les caractères , un meilleur choix de draperies et d'accessoires, plus de style et de goût dans l'ensemble. Aussi n'est-ce pas sous ces rapports que l'ouvrage a droit d'intéresser les connaisseurs. Du mouvement, de la variété , une couleur brillante, un effet lumineux , une touche ferme, piquante et facile, telles sont les qualités qui feront rechercher cet agréable tableau de chevalet. Il est peu d'amateurs qui, voulant former un cabinet, ne desirent posséder un tableau de Franck , ou plutôt de l'un

des Francks, qui ont suivi à-peu-près la même manière. On en connaît cinq de ce nom.

François Franck, dit *le vieux*, Jérôme et Ambroise, tous trois fils de Nicolas Franck. que l'on croit avoir été peintre, ont fleuri à Anvers, où ils ont laissé plusieurs grands ouvrages qui leur ont fait honneur. Jérôme et Ambroise étaient élèves de Franck-Flore.

François Franck, dit *le jeune*, auteur du tableau dont nous donnons ici le trait, et dont les figures sont de petite proportion, était fils de François Franck le vieux, et naquit en 1580 : il fut élève de son père, et voyagea en Italie. Il s'arrêta particulièrement à Venise, où il étudia les ouvrages des plus grands coloristes de cette école. De retour à Anvers, il s'y fixa et, y mourut en 1642. Il eut un frère nommé *Sebastien*, qui suivit les leçons de Van Ort, et se distingua dans les tableaux de batailles et de paysages.



Gérard inv.t C. Normand sc.

Planche dix-neuvième. — Axiane et Alexandre ; Sujet tiré de la tragédie de Racine, par M. Gérard.

Alexandre, après avoir défait les armées de Porus et d'Axiane sur les bords de l'Hydaspe, se rend au camp de Taxile, qui ne s'est point opposé au vainqueur. Il y trouve Axiane déplorant son sort et celui de Porus, qu'elle aime et dont elle est aimée. Elle croit ce prince au rang des morts, et reproche à Alexandre son ambition et son injustice.

AXIANE

Hé bien, seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime;
Vous regrettez, madame, un prince magnanime :
Je fus son ennemi, mais je ne l'étais pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître,
L'éclat de ses vertus me l'avait fait connaître ;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer :
Je savais....

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

Nous avons dit déja qu'il est difficile à un peintre de faire ressortir une scène tragique qui n'offre qu'un dialogue. Il n'a d'autres ressources que la majesté ou la fierté des attitudes, la noblesse des caractères, la richesse du costume. Sous ces rapports, la composition de M. Gérard mérite des éloges.

Planche vingtième. — Le repentir de S. Pierre ; Tableau de la Galerie du Musée , par Lanfranc.

Lanfranc a peint deux fois le même sujet en une seule figure , et le Musée possède les deux tableaux , qui probablement sont la répétition l'un de l'autre. Ils diffèrent seulement en ce que l'un est un simple buste , et l'autre une figure plus qu'à mi-corps. C'est ce dernier que nous avons choisi comme étant le plus capital.

Ces deux tableaux sont d'un grand goût de dessin, sans offrir néanmoins la noblesse ni l'extrême pureté des formes. Les couleurs en sont fortes et fières ; la touche large et vigoureuse. On y reconnaît la manière du peintre dans ses grandes compositions , manière hardie, mais dont l'emploi est moins heureux dans les tableaux de chevalet.



Lanfranc pinx.ᵗ Le Bas sc



Jouvenet pinx.t Le Bas sc.

Planche vingt-unième. — Le Fils de la Veuve de Naïm ; Tableau du Musée de Versailles, par Jouvenet.

Après la guérison d'un grand nombre de malades, J. C. fit un miracle encore plus surprenant, celui de la résurrection des morts. Le premier qu'il ait ressuscité était une jeune fille âgée de douze ans, dont le père, nommé *Jaïrus*, était prince de la synagogue; le second, le fils d'une veuve de la ville de Naïm. J. C. s'étant trouvé aux portes de cette ville lorsqu'on le portait en terre, fut touché des larmes de la veuve, qui suivait en pleurant le corps de son fils. Il s'approcha d'elle et lui dit qu'elle cessât de pleurer. Il fit arrêter ensuite ceux qui portaient ce mort, toucha son cercueil, dit à ce jeune homme qu'il lui commandait de se lever ; ce qu'il fit sur l'heure, et il le rendit aussitôt à sa mère.

Ce tableau, d'un grand caractère de composition, d'un dessin ferme et prononcé, d'un pinceau chaud et vigoureux, ornait, avant la révolution, le maître-autel de l'église des Récollets à Versailles, d'où il fut enlevé pour être placé au Musée de cette ville. Il a reçu depuis une autre destination, sans sortir néanmoins de Versailles. On le voit dans une chapelle de l'ancienne église Saint-Louis, aujourd'hui la cathédrale.

Planche vingt-deuxième. — Dieu le Père ; Tableau de la Galerie du Musée, par Jean Van Eyck.

Dieu le Père : Tel est le titre sous lequel est désigné ce tableau, monument curieux de la renaissance de l'art.

Dieu le Père, coiffé d'une riche tiare et tenant un sceptre d'or, est assis entre la Vierge et son fils. La Vierge a sur sa tête une toque ornée de broderies et de pierres précieuses. Tous ont pour vêtement une longue tunique couverte d'un manteau très-ample, et agrafé sur la poitrine. Les trois figures se détachent sur un fond d'étoffe brochée, et ont au-dessus de leur tête une espèce d'auréole où plusieurs inscriptions sont tracées circulairement. Ces accessoires sont presque entièrement peints sur or, ou rehaussés en or.

Le tableau se compose de trois parties distinctes, ou plutôt ce sont trois tableaux contigus. Cette peinture faisait la décoration d'un autel.

Vu le temps où vécut Van Eyck, né environ cent ans avant Raphaël, on pourrait sans injustice lui reprocher son dessin mesquin et incorrect, son pinceau froid et sec, ses draperies maniérées, sa composition gothique. Le secret de peindre à l'huile, dont il est l'inventeur, suffit pour immortaliser son nom. Avant lui, les peintres se servaient, au lieu d'huile, de colle d'œuf, dont l'emploi est beaucoup plus difficile, et moins avantageux : d'ailleurs on trouve dans les tableaux de Van Eyck une exécution soignée et délicate; et ses teintes semblent n'avoir encore rien perdu de leur première fraîcheur.

Jean Van Eyck, né à Mazeick en 1366, fut élève de son père, et travailla à Bruges. Il mourut dans cette ville en 1441. Il eut un frère qui suivit la même profession que lui, et avec lequel il vécut dans une union parfaite.

1re Coll. tom. Compl. Pl. 22.



Van Eyck pinxt Le Bas sc



Chaudet inv.t C. Normand sc.

Planche vingt-troisième. — Athalie et Joas; Dessin par M. Chaudet.

Ochosias, roi de Juda, ayant été tué par Jehu, Athalie, sa mère, femme impérieuse, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfans du roi mort. Mais la sœur d'Ochosias ayant pris son neveu Joas, fils du prince son frère, qui était encore tout petit, elle le cacha et le fit nourrir en secret. Lorsque Athalie eût régné ainsi durant sept ans, le grand prêtre Joïada (ou Joad) crut qu'il était temps de déclarer à tout Juda qu'il avait un roi légitime, à qui Athalie avait enlevé la couronne par violence, après lui avoir voulu ôter la vie. Il fit donc amener le petit Joas dans le temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour le prince légitime, avec de grands cris de réjouissance. Athalie voyant cette conjuration, comme elle l'appelait, et voulant l'étouffer dès sa naissance, courut au temple où était le jeune roi, mais elle y fut tuée, et Joas régna en paix, n'étant âgé alors que de 7 ans.

L'artiste a pris pour motif de sa composition le moment ou Athalie, soupçonnant une conspiration, fait venir le petit Joas et l'interroge.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau m'éclaire et m'embarrasse,
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement, à mon inimitié,
Succéder.... Je serais sensible à la pitié!

(*Athalie,* acte II, scène VII.)

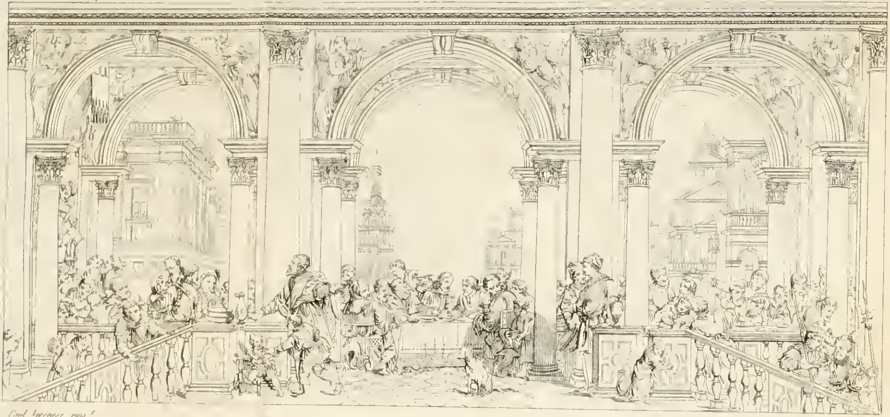
Planche vingt-quatrième. — Décoration d'une des Portes du Cloitre des Chartreux; par Le Sueur.

Cette porte, pratiquée dans une des arcades du cloître, conduisait au chœur des religieux. Le chambranle est orné d'un fronton au-dessus duquel sont assis deux enfans tenant un médaillon où se trouve l'image de la Vierge. Deux figures d'hommes, en forme de cariatides, et drapées dans un style plein de noblesse et de gravité, forment le support du froton. Ces figures, de même que l'architecture, sont peintes en grisaille: on y reconnaît le grand goût de Le Sueur et sa touche facile.

Lorsqu'on enleva, il y a plusieurs années, les peintures du cloître, on laissa subsister celle dont nous donnons ici le trait, soit qu'on y mît peu d'importance, parce qu'on la considérait simplement comme objet de décoration, soit qu'on voulut éviter les frais d'une nouvelle porte. Il est même probable qu'elle y serait encore si l'on n'eût enfin démoli le cloître et l'église pour agrandir le jardin du Sénat. Nous ignorons ce qu'est devenu ce morceau, qui méritait d'être conservé.



Le Sueur inv.t Le Bas sc.



Paul Veronese pinx.t C. Normand sc.



Paul Véronese pinx.t ... *d sc.*

Planche vingt-cinquième et vingt-sixième. — Le Repas chez Lévi ; Tableau de la Galerie du Musée ; par Paul Véronèse.

On est forcé de convenir que le dessin de Paul Véronèse laisse quelque chose à desirer sous le rapport de la finesse et de la correction ; mais il est plein de nerf, et l'on ne pourrait sans injustice refuser le titre de grand dessinateur à ce peintre, qui a traité si grandement toutes les parties de son art. Si quelquefois ses caractères manquent de noblesse, s'il a sacrifié à son goût particulier pour les étoffes riches, brillantes et variées, une des convenances essentielles, la sévérité du costume (car on ne peut guère supposer qu'il l'ait négligé à ce point par ignorance), du moins aucun peintre ne l'a surpassé dans le mouvement et l'abondance de la composition, dans la vérité et la puissance de l'effet général. Le prestige en est d'autant plus admirable, que l'art s'y fait moins apercevoir ; et l'on dirait que le peintre n'a rien combiné, qu'il ne s'est attaché qu'à l'imitation simple et individuelle, enfin que la nature seule lui a indiqué ces masses si franches, ces teintes si fières et en même temps si harmonieuses qu'il a su opposer et faire valoir les unes par les autres, avec un talent qui tient du prodige.

Mais une parfaite originalité n'est pas le seul mérite éminent de Paul Véronèse. Sa fécondité est comparable à celle qui distingue les Rubens, les Guerchin, et généralement les artistes du haut rang. A 56 ans, époque de sa mort, ce grand peintre avait produit plus d'ouvrages que n'en ont offert tous ensemble, depuis vingt années, les plus fermes soutiens de notre école.

On peut ajouter à cette observation que la plupart des tableaux du peintre vénitien sont d'une dimension extraordinaire. Celui dont nous donnons ici le trait a 42 pieds de largeur sur 17 et demi de hauteur. Paul Véronèse en exécuta trois autres pour la même ville, dans une proportion à-peu-près semblable.

Le premier de ces quatre tableaux, exécutés à Venise, représente le Repas de notre Seigneur chez Lévi. Il fut peint, en 1573, pour l'église S.-Jean et S.-Paul, en remplacement d'une Cène par le Titien, qu'un incendie avait dévorée. Un Frère Quêteur, nommé *Andrea de Buoni*, ami des arts, et desirant réparer une semblable perte, s'adressa, dit-on, à Paul Véronèse, et ne put lui offrir qu'une somme médiocre, fruit de ses économies. « Certes un semblable salaire « (comme l'a remarqué un auteur à qui nous devons « plusieurs ouvrages sur les arts) (1), certes un sem- « blable salaire était bien loin d'approcher de celui « qu'exigeait une aussi vaste entreprise; et des hommes « d'un talent et d'une réputation moindres ne s'en « fussent pas contentés alors, et s'en contenteraient « encore bien moins aujourd'hui. Paul Véronèse fut « plus généreux, et vaincu par les supplications du « pauvre Frère Quêteur, il se chargea de cet ouvrage, « et sacrifia à l'amour de la gloire un temps que beau- « coup d'autres n'accordent qu'au sentiment de l'in- « térêt. »

La vie de Paul Véronèse offre plusieurs traits aussi remarquables de désintéressement et de générosité.

Le second des quatre tableaux que nous venons de citer, et l'un des premiers tableaux du monde, est celui

(1) M. Joseph Lavallée, *Cours Élémentaire de Peinture.*

des *Noces de Cana* (1), à S.-George-Majeur. Il fait aujourd'hui l'un des principaux ornemens du Musée Napoléon.

Le troisième tableau, à S.-Sébastien, est le Repas de N. S. chez Simon le lépreux. Le quatrième représente le meme sujet; il était chez les Pères Servites. Ces religieux ayant refusé une somme considérable que Louis XIV leur avait fait offrir pour ce tableau, la République le fit enlever, et en fit hommage au roi. On le voit au palais de Versailles, dans le salon d'Hercule.

Outre ces immenses compositions, on compte plus de soixante autres ouvrages capitaux de P. Véronèse, tels que tableaux d'église, voûtes, coupoles, etc., sans y comprendre les tableaux de chevalet, les demi-figures et les portraits conservés dans les principaux cabinets de l'Europe. Cependant on ne peut reprocher à ce peintre, comme à quelques autres, d'avoir produit trop d'ouvrages; le grand nombre n'en diminue point la perfection; Paul Véronèse ne s'est jamais négligé.

La forme du tableau, dont on joint ici la gravure était favorable au dévelopement d'un sujet d'apparat tel qu'un banquet, et l'artiste en a profité avec d'autant plus d'avantage, qu'il a rompu l'uniformité de la scène en la divisant, en quelque sorte, en trois parties qui se balacent les unes les autres, et se lient d'une manière aussi pittoresque qu'ingénieuse. Ce beau portique, qui présente trois arcades richement décorées, a le double avantage de reposer la vue de l'aspect d'une multitude de convives assis à la même table, et de former des épisodes variés avec beaucoup de goût. Ce portique seul, avec les édifices somptueux dont il est

(1) On en donnera le trait dans le courant de ce volume.

accompagné, formerait un tableau très-intéressant et du plus grand effet.

Jésus, assis au milieu de la table, fait face au spectateur, et s'entretient avec Pierre et Jean, ses deux disciples. Sur le devant, et presque en face de Jésus, est placé le maître de la maison, que l'on reconnaît à la richesse de ses habits. Les deux extrémités de la table sont occupés par le reste des convives. De nombreux groupes de personnages employés au service du banquet, donnent du mouvement à cette composition magnifique, et servent à en lier les différentes parties.

Un ouvrage de cet importance est succeptible d'un examen beaucoup plus étendu, mais que ne peuvent admettre les bornes d'un simple article. Le tableau a été endommagé par le feu, et les ciels ont poussé au noir : ce dernier accident serait facile à réparer.



Moitte inv.t C. Normand sc.

Planche vingt-septième. — Etéocle et Polynice; Dessin de M. Moitte.

Etéocle, fils aîné d'Œdipe, après la mort de son père, était convenu avec son frère Polynice, de régner alternativement à Thèbes, durant une année. Etéocle monta le premier sur le trône, mais l'année révolue, il refusa de le céder à son frère. La guerre s'etant allumée entre eux, ils résolurent, pour la faire cesser, de se battre en duel en presence des deux armées, et s'entretuèrent l'un l'autre. Ce trait, des temps héroïques, a fourni à Racine le sujet de sa tragédie de *la Thébaïde* ou des *Frères ennemis*.

Jocaste, mère des deux princes, ne pouvant les accorder ni changer leur cruelle résolution, s'éloigne d'eux en leur adressant ces dernières paroles :

> Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
> A ce cruel combat tous deux je vous convie.
> Puisque tous mes efforts ne sauraient vous changer,
> Que tardez-vous? allez vous perdre et me venger.
> Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères;
> Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères:
> Le plus grand des forfaits vous a donné le jour;
> Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
> Je ne condamne plus la fureur qui vous presse;
> Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse;
> Votre exemple m'apprend à ne plus vous chérir;
> Et moi, cruels, je vais vous apprendre à mourir.
>
> (Acte IVe, scène III.)

M. Moitte, l'un de nos statuaires les plus distingués, a composé cinq dessins pour les cinq actes de cette tragédie (*Edition de Pierre Didot aîné.*) Il a prouvé que l'habitude des grands travaux de sculpture n'exclut pas la légèreté de la touche dans certains ouvrages qui semblent être spécialement du ressort des peintres. On se rapelle que les dessins de Bouchardon n'étaient pas moins recherchés que les productions de son ciseau.

Planche vingt-huitième. — Porus et Ephestion; Dessin de M. Gérard.

L'artiste a tiré son sujet d'une des plus fortes scènes de la tragédie d'Alexandre. Porus, roi des Indes, répond fièrement à Ephestion, qui l'exhorte à accepter la paix que lui offre Alexandre, au lieu de hasarder un combat qui ne peut qu'augmenter la gloire du conquérant, et s'exprime ainsi :

PORUS.

Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde:
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il trouvait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? par quelle barbarie,
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous.
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers,
Sans connaître son nom et le poids de ses fers? . . . .
. . . .

ÉPHESTION.

. . . . Puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui, témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS

Allez donc; je l'attends, ou je vais le chercher.

(Acte II, scène II.)

La figure de Porus est bien posée et d'un grand caractère. Celle d'Ephestion paraît un peu grêle, et offre de la roideur. Le costume, pour ne pas dire la nudité, de ce guerrier, qui n'a d'autre vêtement qu'un manteau léger, appartient plutôt aux temps héroïques qu'à l'histoire, et cette figure serait mieux placée dans une médaille que dans un tableau.

Iʳᵉ Coll tom Compl

Pl. 28.



Gérard inv.ᵗ

C. Normand sc



Séb Bourdon pinx.t

Doré sc.

Planche vingt-neuvième. — Jules César au tombeau d'Alexandre ; Tableau de la Galerie du Musée, par Sébastien Bourdon.

C'est sous ce titre que le tableau dont nous donnons ici le trait était inscrit sur le livret du Musée publié en 1793. Nous ignorons où l'artiste a puisé son sujet. Le tableau porte trois pieds trois pouces de hauteur, sur quatre pieds quatre pouces de largeur, et est ancien dans la collection du Musée. Aucun des auteurs qui ont écrit sur la vie et sur les ouvrages de Bourdon ne fait mention de celui-ci.

Jules César, qui toujours fit preuve d'une grande admiration pour Alexandre, et semblait même s'être proposé ce héros pour modèle, se fait conduire au tombeau qui lui avait été érigé à Babylone. Il descend de son char, pose une couronne et répand des pleurs sur la sépulture d'Alexandre, et consacre ainsi par un hommage public le respect qu'il porte au plus illustre des conquérans.

Cette composition, d'un effet pittoresque, n'a point assez de dignité, et pêche contre les convenances. Jules César n'a près de lui que quelques-uns des siens : il est entouré de gens du peuple, dont les physionomies sont peu expressives, et dont le costume n'est rien moins qu'exact. Le peintre a supposé que le corps d'Alexandre a été renfermé dans une tombe dont la matière transparente laisse entrevoir les restes du héros, ce qui est contre toute vraisemblance. Divers édifices, dont le fond du tableau est orné, attestent l'ancienne magnificence de Babylone. Le principal mérite de ce morceau est dans la grace de la touche et la légèreté du coloris.

Planche trentième. — La Madeleine dans le désert ; Tableau de la Galerie du Musée, par Adrien Van der Werff.

Quelques personnes confondent sans raison sainte Marie-Madeleine, qui s'attacha à Jésus, le suivit dans tous ses voyages, et dont la fin est absolument ignorée, avec sainte Marie Egyptienne, qui répara les désordres de sa jeunesse en passant les quinze dernières années de sa vie dans la solitude et dans la pratique de toutes les vertus. Nuit et jour Marie pleurait la perte de son innocence, et punissait son corps par les plus rigoureuses macérations. C'est probablement cette dernière sainte que l'artiste a voulu représenter, à moins qu'il n'ait partagé l'erreur assez ordinaire qui les fait confondre l'une avec l'autre.

Ce petit tableau, précieux comme tous ceux qui sont sortis du pinceau de Van der Werff, se fait remarquer par la vigueur du ton, et par une correction de dessin peu commune parmi les peintres de l'école hollandaise. Il y manque un peu plus de légèreté dans les demi-teintes et de transparence dans les ombres. Cette mollesse et cette lourdeur sont presque toujours inséparables, et sont le résultat ordinaire d'une touche tourmentée et trop fondue. C'est le plus grand et peut-être le seul défaut de Van der Werff.



Vander-Werf pinx^t Doré sc.



Prud'hon inv^t Devilliers l.^ne sc.

Planche trente-unième. — Phrosine, ayant traversé les flots à la nage, aborde au rocher de l'hermitage qu'habite Melidore ; dessin de M. Prud'hon.

Ce sujet, tiré du poëme de *Phrosine et Mélidore*, par Bernard, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici dans son entier. Il suffira de transcrire le passage où le peintre a choisi le motif de sa composition. Phrosine, pendant la nuit, expose ses jours pour aller trouver son amant.

> De son rocher, l'amoureux Mélidore
> Ne voit, n'entend, n'entrevoit rien encore :
> Il marche, écoute, appelle à tout moment,
> De son fanal excite l'aliment,
> Monte au rocher, redescend au rivage,
> Bénit le calme et conjure l'orage.
> Il voit enfin naître un sillon léger :
> Un bruit s'élève, aux vagues étranger.
> L'objet paraît sur un flot qui bouillonne.
> Il meurt de joie, et de crainte il frissonne.
> D'un flot à l'autre il mesure la mer;
> Son œil avide a le feu d'un éclair;
> Tout son sang brûle et tout son corps palpite.
> L'objet s'approche ; et lui se précipite,
> L'atteint, l'enlève au fatal élément.
> Oh! quel fardeau pour le bras d'un amant!
> Quel coup ! ô ciel ! quelle scène inouie !
> Mais sa Phrosine était évanouie;
> Trop de frayeur, de fatigue et d'efforts,
> Avaient, hélas ! épuisé ses ressorts..... etc.
>
> (Phrosine et Mélidore, chant IV.)

Ce joli dessin, où l'on trouve de l'expression et des scènes gracieuses, est de la même main que le beau tableau de *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*, et de celui de *Psyché enlevee par Zephyre*, qui ont obtenu les suffrages du public au Salon de 1808. Nous avons fait graver ces deux tableaux, et en avons rendu compte dans un des volumes de ce recueil. (*Voyez Annales du Musée, Salon de* 1808, *pag.* 52 *et* 63.)

Planche trente-deuxième. — Bacchanale ; Bas-relief du Musée des Antiques.

Ce bas-relief, dont nous donnons ici le développement, forme le pourtour d'un marbre cylindrique creusé au milieu, et connu sous le nom de *putéal*. Les anciens décoraient avec de semblables marbres les puits de leurs temples, de leurs jardins ou des places publiques. On les couronnait de fleurs un certain jour de l'année, dit *fontinalia*, ou l'on jetait des bouquets dans les eaux des fontaines.

Ce putéal offre encore des traces de l'usage auquel il était destiné. Les bords en sont usés par le frottement, et la plupart des têtes du bas-relief ont été emportées par le choc des seaux. Il représente une danse bachique connue sous le nom de *thyrse*, qui signifie une danse joyeuse de personnes des deux sexes, en l'honneur de quelque divinité, et particulièrement de Bacchus. On remarque dans ce morceau un faune qui joue de la flûte traversière. Les femmes sont drapées avec beaucoup de légèreté et de délicatesse, et l'exécution de ce morceau, composé avec élégance, annonce un ciseau spirituel et facile. Il est en marbre de Carrare, et a 32 pouces de hauteur.

Ire Coll tom. Compl.

Pl. 32



Doré sc.



Gérard inv.t Devilliers J.né sc.

Planche trente-troisième. — Chloé, sauvée des mains des corsaires, vient retrouver Daphnis ; Dessin de M. Gérard.

Des corsaires méthymniens ayant enlevé Chloé, Pan, irrité, les avertit par un songe de remettre à terre cette jeune captive.

« Le capitaine, qui s'appelait Briaxis, ces paroles ouïes, s'esveilla, tout effrayé, en sursaut, et feit incontinent appeller les capitaines de chacune galère, aux quels il commanda que l'on cherchast promptement Chloë entre les prisonniers. Ce qui fut aussitôt faict, et la lui amena-l'on couronnée de feuillage de pin; et à cela remarqua le capitaine que c'estait elle pour laquelle il avait eu ceste apparition en dormant, si la fit remettre en terre..... Daphnis apercevant de tout loing, de dessus une haulte butte où il était monté, Chloë avec ses deux troupeaux, descendit le plus viste qu'il peut dans la plaine, criant à haulte voix : O nymphes ! ô gentil Pan ! et courant embrasser Chloë, fut espreins de si grande joie, qu'il en tomba par terre tout pasmé. Mais Chloë, en le baisant et embrassant, le reschauffa si bien, qu'elle le feit revenir; et après qu'il eut reprins ses esprits, s'en alla avec elle soubs le fousteau où ils avaient accoustumé de se trouver : là, où s'estans tous deux assis à l'ombre, il ne faillit pas à demander comme elle avait peu eschapper des mains de tant d'ennemis. »

(*Daphnis et Chloé*, Liv. II.)

Planche trente-quatrième. — *La Nativité; tableau de la Galerie du Musée; par* Benedetto Castiglione.

Gio Benedetto Castiglione, dit à Gênes, sa patrie, *il Grechetto*, et en France *le Benedette*, naquit en 1616. Il s'appliqua d'abord à l'étude des belles-lettres, mais l'amour de la peinture prévalut; après avoir passé de l'école de *Gio Battista Paggi*, chez lequel il resta peu, dans celle de *Gio Andrea de Ferrari*, où il travailla plusieurs années, il se distingua par ses tableaux et ses gravures, et profitant du séjour que Vandick fit à Gênes, il reçut de ce grand peintre des leçons qui le mirent à même de perfectionner son talent. Le Benedette voyagea pour étudier les ouvrages des plus grands maîtres, il travailla long-temps à Rome, passa à Naples, à Florence, à Parme, à Venise, et se fixa enfin à Mantoue. Il se mit au service du duc, qui l'honora d'une bienveillance particulière, et le chargea d'embellir son palais. Le Benedette mourut dans cette dernière ville, en 1670, âgé de 54 ans. Un bon goût de couleur, une manière spirituelle, font rechercher les ouvrages de ce peintre. Il a excellé sur-tout à représenter les animaux, et les accessoires dits objets *de nature morte*; et il a choisi de préférence les compositions où il pouvait en introduire le plus convenablement.

Le tableau dont nous donnons ici le trait faisait partie de l'ancienne collection du roi. Les figures ont environ deux pieds de proportion. Le coloris en est chaud et brillant, la touche molle et uniforme. Le dessin laisse à desirer plus de correction et de noblesse.



Benedette pinx.t Doré sc.



Van Dyck pinx.t Doré sc.

Planche trente-cinquième. — *Elévation en croix ; tableau de la Galerie du Musée ; par* Van Dyck.

Le tableau dont nous donnons ici le trait provient de l'église paroissiale de Saint-Michel, à Gand : il y ornait l'autel de la Sainte Croix.

On voit d'un côté, debout et aux pieds de la croix, la Vierge, S. Jean et la Madeleine ; de l'autre côté, deux cavaliers et un bourreau. Ce dernier présente au Sauveur mourant une éponge au bout d'une lance, dans le haut du tableau sont trois anges qui pleurent. Ce sujet est rendu avec des expressions vives et vraies, le dessin est très-soigné, et l'ensemble de la plus belle exécution. Descamps qui cite ce tableau dans son *Voyage pittoresque de la France et du Brabant*, avait eu occasion de le voir chez M. de Meere, peintre, qui venait de le nettoyer, et il y avait remarqué plusieurs parties restaurées avec peu de succès. Nous ignorons si ces *repeints* ont été enlevés avant l'exposition du tableau dans la Galerie du Musée Napoléon.

Bolswert, l'un des plus habiles graveurs de l'école flamande, a produit une belle estampe d'après ce tableau.

Planche trente-sixième. — Agrippine reprochant à Néron la mort de Britannicus ; Dessin de M. Chaudet.

Agrippine apprend que Néron a fait empoisonner Britannicus et que ce jeune prince vient d'expirer. Elle reproche à Néron son attentat ; ce monstre s'en défend, et Narcisse, son complice, cherche à détourner les justes soupçons d'Agrippine. Elle adresse à Néron le discours suivant, et lui prédit sa destinée.

. . . . Poursuis, Néron ; avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler :
Poursuis : tu n'a pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais,
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tons tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien
Tu te verras forcé de répandre le tien :
Et ton nom paraîtra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu, tu peux sortir.

(*Britannicus*, acte V, scène VI).

Cette composition de M. Chaudet se remarque par un style noble et sévère, de l'expression, un dessin correct.



Chaudet inv.t Devilliers l.ne sc



Chaudet inv.t Devilliers l.né sc.

Planche trente-septième. — Junie enlevée par ordre de Néron ; Dessin de M. Chaudet.

Dans la tragédie de *Britannicus*, le spectateur n'est instruit de l'enlèvement de Junie que par le court récit qu'en fait Britannicus. Pour l'intelligence de cette situation, nous rappelons ici dans son entier la scène troisième du premier acte.

AGRIPPINE.

Ah ! prince, où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah, dieux !
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée,
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ses timide esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris ?
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemble leur misère.
Sans doute, on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures ;
Mes plaintes ont déja précédé vos murmures.
Mais je ne prétends point qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas où je vais vous attendre.

Cette composition, du même artiste que celle qui fait le sujet de l'article précédent, offre le même style, la même correction, et mérite les mêmes éloges.

Planche trente-huitième. — *Sainte Famille dans un paysage ; Tableau de la Galerie du Musée, par* le Poussin.

Sainte Elisabeth, assise aux genoux de la Vierge, présente son fils à l'Enfant-Jésus qui lui tend les bras et le caresse. S. Joseph, debout et les mains jointes, contemple avec ravissement cette scène gracieuse. Le fond du tableau présente une ville sur les bords d'une rivière ou d'un lac ; des montagnes et des roches escarpées s'élèvent à l'horizon, et se détachent sur un ciel nébuleux.

Ce tableau, d'un caractère doux et silencieux, annonce, par la manière dont il est touché, une production du meilleur temps du Poussin. L'effet en est vigoureux, le pinceau ferme, mais sans cette sécheresse et cette dureté qu'on remarque quelquefois dans les premiers ouvrages du Poussin.

Cette Sainte Famille faisait partie de l'ancien cabinet du roi, et a été gravée par Pesne. On trouve dans l'estampe de ce graveur célèbre, qui a rendu avec le plus de vérité les beautés particulières au Poussin, un burin large, une touche savante, facile et énergique, qu'on ne saurait trop recommander aux graveurs de l'école actuelle.



Poussin pinx.t Doré sc.



Prud'hon inv.t Devilliers l.ne sc

Planche trente-neuvième. — Le Choix du cœur; Sujet érotique tiré de l'Art d'aimer *de Bernard, et dessiné par* M. Prud'hon.

M. Prud'hon avait à composer un frontispice pour le premier chant de *l'Art d'aimer*. Les vers suivans lui en ont fourni la pensée:

J'appelle amour cette atteinte profonde,
L'entier oubli de soi-même et du monde,
Ce sentiment soumis, tendre, ingénu,
Prompt, mais durable, ardent, mais soutenu,
Qu'émeut la crainte et que l'espoir enflamme;
Ce trait de feu qui des yeux passe à l'âme,
De l'ame aux sens; qui, fécond en desirs,
Dure et s'augmente au comble des plaisirs.

. . . .

Quand ce rayon, cette vive étincelle,
Passe au travers du sein qui le recèle,
Voici les lois qu'un amant peut ouïr:
Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir;
Beautés, amans, voilà votre carrière.

Vénus présentant à l'Amour un groupe de cœurs que distinguent divers attributs, est une idée plus poétique que pittoresque, et ferait probablement un médiocre effet en peinture, à en juger d'après certains tableaux mystiques que l'on voyait communément dans les maisons religieuses, et que l'on voit encore dans quelques églises. Des *cœurs enflammés* ne présentent pas un aspect agréable, et nous ne pensons pas que les anciens aient fait usage de cet emblême. Quoi qu'il en soit, la composition de ce dessin est riante et gracieuse; et dans toutes celles du genre érotique, l'artiste peut s'appliquer les vers suivans, également extraits du poëme de Bernard:

Qu'ici l'Amour, épurant son systême,
Nu, mais décent, plaise à la pudeur même.

. . . .

Dans nos portraits, Albane plus fidèle,
Peignons l'Amour comme on peint une belle;
D'un jour aimable éclairons son tableau,
Vrai, mais flatté; tel qu'il est, mais en beau.

Planche quarantième. — *Créon prêt à se donner la mort ; Dessin de* M. Moitte.

Ce sujet, tiré de la dernière scène des *Frères ennemis*, représente le moment où Créon apprenant qu'Antigone a mieux aimé se donner la mort que d'accepter sa main et de partager avec lui le trône de Thèbes, se livre au plus violent désespoir.

CRÉON.

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux !
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore ;
Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore !
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas ;
Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût, après le trépas, vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter ;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc. . . . .

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah ! seigneur, quelle cruelle envie !

CRÉON.

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie.
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez et terminez mes détestables jours, etc.



Moitte inv.t C. Normand sc.



Girodet inv.t Le Bas sc.

Planche quarante-unième. — Phèdre déclare son amour à Hippolyte ; Dessin de M. Girodet.

M. Girodet est un des artistes dont les compositions savantes et toujours d'un style noble et pur, ont le plus contribué à l'ornement des magnifiques éditions de M. Pierre Didot aîné. Le sujet dont nous donnons ici la gravure, est tiré du deuxième acte de la tragédie de Phèdre. A peine cette coupable et infortunée reine a-t-elle avoué son amour au fils de Thésée, que la froideur ou plutôt l'indignation du jeune prince lui fait connaître qu'elle ne doit attendre aucun fruit de sa passion criminelle. Elle arrache l'épée d'Hippolyte, et veut s'en percer à ses yeux.

PHÈDRE.

. . . .
. . . . Cet aveu que je viens de te faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit pas t'échapper.
Voilà mon cœur; c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier son offense,
Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe: ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE.

Que faites-vous, madame? Justes dieux!
Mais on vient; évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

Planche quarante-deuxième — Chambre nuptiale de Daphnis et de Chloë ; Dessin de M. Gérard.

« En ce jour là, quand la nuist fut venue, tout le monde les convoye jusques en leur chambre nuptiale, les uns jouant de la fluste, les aultres du flageolet, et aucuns portant des fallots et flambeaux allumés devant eux. Puis quand ils furent à l'huis de la chambre, commencèrent à chanter hyménée d'une voix rude et aspre, comme si avec une marre ou un pic ils eussent voulu fendre la terre. »

Ce dernier trait du roman de Daphnis et Chloë est agréablement rendu. Les attitudes des deux jeunes époux sont gracieuses et expressives, et rappellent le style antique. La figure de l'Amour fermant la porte de la chambre nuptiale offre une idée ingénieuse, mais elle ne fait point partie du roman, ou plutôt de ce petit poëme pastoral, trop simple, trop naïf pour admettre le secours de cette allégorie un peu recherchée.



Gérard inv^t Le Bas sc.



Chaudet inv.t Devilliers l.ne sc.

Planche quarante-troisième. — Néron et Junie ; Dessin de M. Chaudet.

L'artiste a choisi, pour rendre cette scène, le moment où Néron, épris des charmes de Junie, est instruit par la princesse elle-même de ses sentimens pour Britannicus.

JUNIE.

J'aime Britannicus; je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre sa destinée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.

. . . .

Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

. . . .

Je ne veux point le perdre ; il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame.
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets,
J'entendrai des regards que vous croirez muets;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

(*Britannicus. Acte. II, scène* 3.)

Planche quarante-quatrième. — Scène de la Thébaïde *ou des* Frères ennemis ; *Dessin de* M. Moitte.

On vient d'annoncer à Jocaste que ses deux fils Etéocle et Polynice, implacables dans leur haine et dans leurs fureurs, ont marché l'un contre l'autre à la tête de leurs armées, et en sont venus aux mains : tel est le sujet de la deuxième scène de la tragédie des *Frères ennemis*, et de la planche qui fait la matière de cet article.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères ?

ANTIGONE.

Oui, madame ; on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous ? et quel trouble. . . . .

JOCASTE.

Ah ! mon fils,
Quelles traces de sang je vois sur vos habits ?
Est-ce le sang d'un frère, ou n'est-ce point du vôtre ?

ÉTÉOCLE.

Non, madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie ;
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux ;
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous ? etc.

(*Acte Ier, scène 2 et 3.*)



Moitte inv! C. Normand sc



Girodet inv.t Le Bas sc.

Planche quarante-cinquième. — Aveu d'Hermione à Oreste; Dessin de M. Girodet.

Hermione, irritée de l'infidélité de Pyrrhus, qui l'abandonne pour Andromaque, cherche à l'oublier, et semble disposée à répondre à l'amour d'Oreste, qu'elle avait toujours maltraité jusqu'alors. Elle fait part de ses nouveaux sentimens à Cléone, lorsque Oreste se présente à ses yeux et vient lui reprocher ses rigueurs.

HERMIONE.

Eh quoi! toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
J'ai passé dans l'Epire, où j'étais reléguée;
Mon père l'ordonnait. Mais qui sait si depuis
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes?
Que l'Epire jamais n'ait vu couler mes larmes?
Enfin qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir?

ORESTE.

Souhaité de me voir! Ah! divine princesse.....
Mais, de grace, est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Ouvrez vos yeux, songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste, si long-temps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes;
Vous que mille vertus me forçaient d'estimer;
Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer.

ORESTE.

Je vous entends, tel est mon partage funeste,
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

Andromaque, acte II, scène 2.

Planche quarante-sixième. — *Retour de Thésée ; Dessin de* M. Girodet.

Phèdre a fait à Hippolyte l'aveu de l'amour qu'il lui a inspiré. Elle ne croyait plus alors Thésée vivant ; mais elle apprend, depuis, qu'elle a été trompée par le bruit de sa mort répandu dans toute la Grèce. Il arrive bientôt lui-même, et se présente devant elle accompagné d'Hippolyte. La honte, les remords, le désespoir, déchirent le cœur de la malheureuse Phédre, qui n'ose lever les yeux sur son époux, en présence de celui qui fut la cause et le témoin de son égarement.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met. . . .

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmans :
Je ne mérite plus ces doux empressemens.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne plus la revoir ;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

Phèdre, acte III, scène 5.

La douleur de Phèdre, la surprise de Thésée, le calme d'Hippolyte, l'inquiétude d'Œnone, présentent dans cette scène de la tragédie un tableau bien remarquable par le contraste des sentimens divers de chacun de ces personnages. Ces sentimens ont été bien exprimés par le dessinateur, qui a choisi habilement cette circonstance de l'action principale, et l'a rendue avec autant de noblesse que de vérité.



Girodet inv.ᵗ

Le Bas sc.



Gérard inv.t Le Bas sc.

Planche quarante-septième. — Dispute d'Achille et d'Agamemnon ; Dessin de M. Gérard.

Agamemnon a consenti au sacrifice d'Iphigénie, ordonné par un oracle. Achille, à qui elle a été promise pour épouse, vient lui demander s'il est vrai qu'il laisse sacrifier sa propre fille. Le ton menaçant de ses discours révolte Agamemnon, qui lui répond avec la fierté du chef de la Grèce et tout l'orgueil du roi des rois. Achille ne garde plus de mesure, et lui fait les reproches les plus sanglans. Il lui déclare *qu'il ne connaît Priam, Helène, ni Pâris ; qu'il ne veut que sa fille, et ne part qu'à ce prix.*

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie;
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'acheterais vos superbes secours.
De la Grèce déja vous vous rendez l'arbitre.
Les rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez, je ne crains pas votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachaient à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère;
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre ;
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Iphigénie, acte IV, scène 6.

Planche quarante-huitième. — Entretien de Pyrrhus et d'Andromaque; Dessin de M. Girodet.

Les Grecs demandent à Pyrrhus de leur livrer le fils d'Hector. Pyrrhus, qui aime Andromaque, refuse de leur obéir. Il ne peut cependant toucher le cœur de sa captive, qui a juré d'être fidèle aux mânes de son époux Ces refus obstinés de répondre à l'amour qu'elle lui a inspiré allument son ressentiment; il veut tenter un dernier effort pour fléchir ses rigueurs; il espère qu'elle viendra au moins lui demander la grace de son fils. Tremblante et accablée de douleur, elle garde le silence. Pyrrhus, irrité, se décide à livrer Astianax. Andromaque se jette à ses pieds.

ANDROMAQUE.

Ah! seigneur, arrêtez! que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère.
Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié;
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?
. . . .

PYRRHUS.

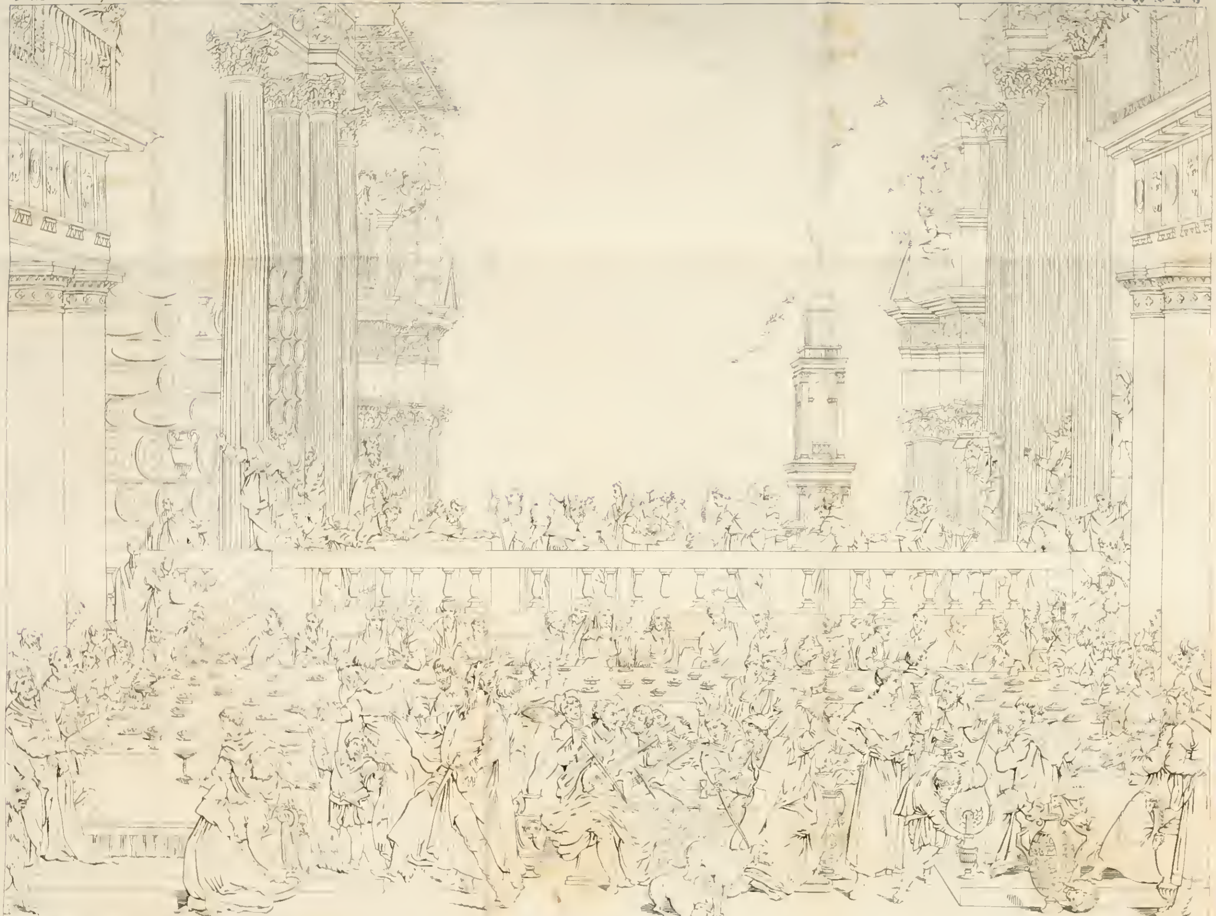
. . . Ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis: il faut ou périr ou régner.
Mon cœur désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, et gémir trop long-temps.
Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends.
Songez-y. Je vous laisse, et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

Andromaque, acte III, scène 7.

M. Girodet a très-bien exprimé dans ce dessin la douleur suppliante d'Andromaque, qui oublie qu'elle est fille d'un roi et veuve d'Hector, pour se ressouvenir qu'elle est mère. Il a rendu tout le pathétique de cette scène. Les personnages ont l'attitude qui leur convient. Les têtes sont d'un beau caractère; en un mot, cette composition est pleine de vérité et d'intérêt.



Girodet inv.t Le Bas sc.



Paul Véronèse pinx.^t *C. Normand s.*



rmand sc.

Planches quarante-neuvième, cinquantième, cinquante-unième et cinquante-deuxième. — Les Noces de Cana; Tableau de la Galerie du Musée, par Paul Véronèse.

« Le nombre de ceux qui écoutaient le Sauveur augmentant, sa réputation commença à croître, quoiqu'il n'eût encore fait aucun miracle. Mais une rencontre particulière donna lieu à celui-ci. Des noces s'étant faites en Cana, ville de Gallilée, où était la Sainte-Vierge, Jésus y fut appelé avec ses disciples. Mais le vin ayant manqué, ce besoin montra quelle était la tendresse de la Sainte-Vierge; car étant persuadée de la toute-puissance de son fils, aussi bien que de sa charité, elle crut qu'il suffirait de l'avertir de la nécessité où ces personnes se trouvaient, pour lui donner lieu de la soulager. Elle ne fut pas trompée dans son espérance; et quoique Jésus-Christ semblât lui répondre d'une manière assez dure en apparence, il ne laissa pas de faire ce qu'elle desirait. Il commanda qu'on remplît d'eau six grands vases qui étaient là, et ayant invisiblement changé l'eau en vin, il ordonna qu'on en puisât, et qu'on en portât au maître-d'hôtel. Cet homme, surpris de l'excellence de ce vin miraculeux, appelle le nouveau marié, et lui dit qu'il avait fait le contraire de ce que font ordinairement tous les hommes, qui servent d'abord le vin le plus délicieux, et ensuite le mauvais. Ce fut ainsi, comme marque l'Evangile, que Jésus-Christ manifesta sa gloire, et que ses disciples commencèrent à croire en lui. »

Paul Véronèse, qui se plaisait à représenter des scènes nombreuses, et plus susceptibles de recevoir une grande variété d'objets accessoires que dignes d'émouvoir le spectateur par le pathétique du sujet, n'en pouvait choisir un plus convenable à son génie parti-

culier, et plus propre à faire ressortir les beautés d'un pinceau brillant et facile. Il serait superflu de répéter ici (car nous avons eu soin de le faire remarquer, lorsque nous avons offert précédemment quelque production de ce grand artiste) qu'il ne faut chercher dans ses ouvrages ni l'extrême correction du dessin, ni la force ni la noblesse de l'expression, ni l'exactitude des costumes, ni les convenances historiques. Ce tableau des Noces de Cana n'en est pas moins un des premiers tableaux du monde, mais seulement pour l'abondance de la composition, la richesse de l'ordonnance, la beauté du coloris, la vigueur de l'effet, et pour la prestesse merveilleuse avec laquelle il est exécuté. L'architecture dont le fond est enrichi ne convient ni au temps ni au lieu; les draperies sont pour la plupart d'un goût bizarre ou absolument moderne. On pourrait reprocher encore à Paul Véronèse de n'avoir point observé, dans son tableau des Noces de Cana, l'usage des anciens, qui prenaient leurs repas couchés sur des lits, si Raphaël et Léonard de Vinci n'avaient représenté assis J. C. faisant la cêne avec ses apôtres. Il paraît au surplus que la coutume de se coucher ne fut pas si universellement adoptée qu'on ne s'assît quelquefois sur des siéges. « Celui des peintres, dit Félibien, qui a fait une étude plus exacte de ces accommodemens antiques, a été, comme tout le monde sait, N. Poussin; vous pouvez voir dans un des tableaux de M. de Chantelou, de quelle sorte il a bien observé cette manière ancienne de se mettre à table. Quant à Paul Véronèse, il ne faut pas chercher dans ses ouvrages ces diverses convenances. Aussi quand je parle des choses qu'il a peintes d'une manière si vraie et si noble, je ne les considère que dans ce qui regarde la couleur, et l'art de les bien représenter, et non point par rapport à l'histoire et à l'usage des temps. Car,

comme je vous ai dit assez de fois, Paul Véronèse et tous les peintres lombards ne se sont point attachés à cette partie, mais seulement à ce qui regarde le travail du pinceau, ainsi qu'on peut voir dans tous ce que Paul a peint, soit à Padoue, soit à Véronne ou en d'autres villes d'Italie, particulièrement à Venise. »

C'est dans cette dernière ville, à Saint-George-Majeur, qu'était placé le tableau des Noces de Cana. On remarque dans les principaux groupes et dans les figures les plus apparentes, les portraits de quelques personnages distingués par leur rang ou par leur mérite, ceux des amis du peintre et de Paul Véronèse lui-même : on le reconnaît dans un des musiciens placés sur le devant du tableau. Cet ouvrage immense, l'un des plus considérable que l'on puisse citer, fut fait, au rapport d'écrivains contemporains, pour la modique somme de 90 ducats.

Il nous reste à parler des peintres formés à l'école de Paul Véronèse. Quelques-uns ont suivi et saisi sa manière avec assez de succès, non-seulement pour terminer, sans faire de disparate, quelques ouvrages que ce grand maître, en mourant, avait laissés imparfaits, mais encore pour faire naître dans l'opinion des amateurs quelques incertitudes sur l'originalité d'un grand nombre de tableaux qui lui ont été attribués.

Nous citerons parmi ses élèves Charles et Gabriel Calliari, ses deux fils. Charles, surnommé *Carletto*, parcequ'il s'adonna dès sa plus tendre jeunesse à la peinture, mourut à vingt-six ans, d'un excès d'application à l'étude de son art. Paul craignant que dans l'habitude de ne voir et de n'étudier que ses ouvrages, Charles ne devînt un imitateur servile, l'avait placé chez les *Bassans*, afin que du mélange de ces diverses manières, il pût se créer un style mixte et original. Carletto avait seize ou dix-huit ans lorsqu'il

perdit son père, et il termina avec un succès étonnant plusieurs ouvrages que Paul avait commencés. On y retrouve son coloris brillant, sa touche libre et légère. Les tableaux que Carletto peignit seul ne peuvent être confondus avec ceux de Paul : le pinceau du fils est plus empâté, quelquefois un peu lourd, et son coloris tient des deux écoles où il avait été formé.

Gabriel, second fils de Paul Véronèse, fit quelques ouvrages en communauté avec son frère; mais après la mort de Carletto, il quitta la peinture et se livra au commerce.

Après Charles et Gabriel, on cite *Benedetto*, frère puîné de Paul, recommandable par son habileté à peindre l'architecture et les ornemens dans les tableaux de ce dernier, et sur-tout par la vivacité de son attachement pour son frère. Ils vécurent dans la plus tendre intimité. Après la mort de Paul Véronèse, Benedetto servit de père à ses enfans, les aida de ses conseils, les seconda dans leurs travaux, et veilla scrupuleusement à leurs intérêts. Ce peintre n'avait pas un génie fécond, mais, dans le genre historique, il tient un rang distingué parmi les imitateurs de Paul. Au nombre de ces derniers, dont quelques-uns l'ont aidé dans ses entreprises, on remarque un certain *Parrasio Michele; Luigi dal Friso; Maffeo Verona; Francesco Montemezzano; Aliprando* et *Anselmo Canneri; P. Semplice*, capucin, et sur-tout *Batista Zelotti;* il est regardé comme le premier de tous; il était le compatriote de Paul, dont il devint l'émule, le compagnon et l'ami intime.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche cinquante-troisième. — Depart de l'esclave d'Amurat ; Dessin de M. Gérard.

Dans la première scène de Bajazet, Acomat interroge Osmin, avant de développer à ses yeux les projets de son ambition. Osmin lui rend compte de ce qu'il a vu et entendu à l'armée d'Amurat; il dit que la destinée du sultan dépend du sort de ses armes; que victorieux, il verra tout rentrer dans l'obéissance dont on semble prêt à s'écarter; mais que vaincu, il sera exposé aux insultes et à la haine de ceux qui maintenant tremblent en sa présence. Cependant, ajoute-t-il,

> Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
> Un esclave chargé de quelque ordre secret.
> Tout le camp, interdit, tremblait pour Bajazet.
> On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,
> N'envoyât demander la tête de son frère.
>
> ACOMAT.
>
> Tel était son dessein. Cet esclave est venu;
> Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.
>
> *Bajazet*, acte Ier, scène Ire.

M. Gérard a donc voulu peindre le sultan Amurat au moment où il remet à son esclave l'ordre qui contient l'arrêt de mort de Bajazet. Ne trouvant pas, sans doute, dans ce premier acte, le sujet d'une composition belle et imposante, il a préféré peindre une action épisodique, qui n'est qu'en récit; et il a rendu avec beaucoup de vérité l'orgueilleuse fierté des despotes orientaux, qui ne daignent pas même regarder celui qu'ils chargent d'exécuter leurs volontés les plus secrètes. Il a saisi de même cette expression féroce que donne à ses regards un tyran implacable, qui sacrifie son propre sang aux premiers soupçons d'une politique ombrageuse, et qui signe la mort d'un fils, d'une épouse ou d'un frère, sans regrets et sans remords.

Planche cinquante-quatrième. — Eglogue III de Virgile ; Dessin de M. Gérard.

Les poètes ont embelli les mœurs de la campagne, et ont peint ses habitans avec les couleurs riantes dont la nature se pare chaque année à leurs yeux. Malheureusement ces tableaux si agréables ne se retrouvent guère que dans leurs livres, et n'ont existé que dans leur imagination. On chercherait en vain, même sous le beau ciel de l'Italie et dans les plaines fertiles ou au sein des vallons délicieux de la Grèce, ces bergers si aimables et si instruits, qui chantaient leurs amours, leurs peines, leurs plaisirs, et s'accompagnaient mutuellement sur la flûte, sur le hautbois ou sur la lyre ; mais les peintures où on nous les a montrés sous un jour si favorable n'en sont pas moins pleines de charmes pour nous. Témoins du luxe, de la corruption et de la tristesse des villes, nous aimons à croire que la simplicité, l'innocence et la gaieté habitent la campagne, et nous recherchons avec une sorte d'empressement les descriptions des poètes et les tableaux des peintres qui réalisent ces fictions dans leurs ouvrages. C'est ainsi que nous trouvons le même plaisir à lire une églogue de Virgile, ou à examiner un paysage qui la représente. C'est ainsi qu'après avoir entendu les vers harmonieux des deux bergers Damète et Ménalque, nos yeux s'arrêtent avec complaisance sur le dessin qui nous les montre se disputant le prix de la flûte et du chant, et que nous disons avec Palémon, leur juge :

PALÉMON.

Il ne m'appartient pas de choisir le vainqueur ;
Vous méritez le prix, et vous, et tout pasteur
Qui peint bien des amans les amours et les peines.
Mais c'est assez, enfans ; les nymphes des fontaines
Ont prodigué leur onde aux champs désaltérés ;
Renfermez dans leurs lits les ruisseaux égarés.

Traduction des Eglogues de Virgile par M. Firmin Didot.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche cinquante-cinquième. — Roxane et Atalide ;
Dessin de M. Gérard.

Roxane aime Bajazet. Elle se croit long-temps sans rivale ; mais Atalide aime aussi ce jeune prince, et en est payée de retour. Roxane soupçonne enfin leur intelligence, et veut apprendre la vérité de la bouche même d'Atalide. Elle a reçu d'Amurat l'ordre de faire périr Bajazet ; elle vient trouver sa rivale, et lui annonce l'intention du sultan. Atalide, déguisant sa frayeur, l'interroge sur ses projets, et lui demande à quel parti elle va s'arrêter. Roxane, qui s'aperçoit de son trouble et qui veut l'augmenter encore, lui répond qu'elle doit obéir aux volontés d'Amurat, et que déja ses ordres sont donnés pour leur exécution. Atalide ne peut cacher plus long-temps ce qui se passe, dans son cœur ; elle tombe évanouie entre les bras de sa confidente, et ne peut prononcer que ces mots, d'une voix éteinte : *Je me meurs.* Roxane, furieuse d'avoir pénétré ce secret qu'elle brûlait de découvrir, fait conduire sa rivale dans un appartement voisin, et se livre aux projets les plus cruels de vengeance contre les deux amans.

Tel est le sujet de ce dessin de M. Gérard, qui a représenté une des scènes les plus intéressantes de la tragédie, et qui a bien fait contraster l'abattement et la douleur d'Atalide avec la fierté menaçante de Roxane. On est surpris de voir Roxane les pieds nus, ainsi que la suivante d'Atalide. En général, la vérité du costume n'est pas observée avec toute l'exactitude qu'on pourrait desirer.

Planche cinquante-sixième. — Le père de Psyché consultant l'oracle d'Apollon ; Dessin de M. Gérard.

« Psyché, vierge encore, restait abandonnée dans la maison de son père, pleurant sa solitude, malade, l'esprit abattu, et réduite à haïr en elle une beauté qui faisait l'admiration de toute la terre.

« Le père de cette infortunée princesse soupçonne que le malheur de sa fille pouvait être un effet de la haine des dieux; et redoutant leur colère, il se rendit au temple de Milet, pour consulter l'oracle antique d'Apollon. Après avoir fait de nombreux sacrifices, il supplia ce dieu puissant de donner un époux à sa fille délaissée. Voici ce que l'oracle répondit :

« Qu'avec les ornemens d'un funèbre hyménée,
« Psyché sur un rocher soit seule abandonnée.
« Là, son époux l'attend. Ce n'est point un mortel,
« Mais un monstre terrible, impérieux, cruel,
« Qui, volant dans les airs, livre à toute la terre,
« Par le fer et la flamme, une éternelle guerre,
« Et dont les coups puissans, craints du maître des dieux,
« Epouvantent la mer, les enfers et les cieux.

« Ce roi, autrefois si heureux, après cette réponse, retourne lentement dans sa demeure, accablé de la plus vive douleur, et fait part à son épouse des ordres cruels du destin. » (*Traduction de la* Psyché *d'Apulée, publiée par* C. P. Landon.)

Nota. Cette traduction de la *Psyché* d'Apulée est accompagnée de trente-deux planches gravées au trait d'après les dessins de Raphaël, et ne doit pas être confondue avec la *Psyché* de La Fontaine, publiée par M. Didot, avec plusieurs estampes composées par M. Gérard. La première, nouvellement mise au jour, se trouve chez l'éditeur; elle forme un volume petit in-folio, des presses de Firmin Didot, cartonné à la Bradel : prix 36 fr.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.



Gérard inv! Normand sc.

Planche cinquante-septième. — Ménalque et Mopsus, églogue V de Virgile ; Dessin de M. Gérard.

Cette églogue respire une douce sensibilité. Elle présente des images gracieuses, et rappelle des souvenirs touchans. Le dessinateur a orné le sujet principal de tous les accessoires qui pouvaient l'embellir. Il a représenté le moment où Mopsus grave sur le tombeau de Daphnis deux vers qui doivent conserver le nom et la mémoire de son ami.

« Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
« Pastores ; mandat fieri sibi talia Daphnis :
« Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen :
« Daphnis ego in sylvis hinc usque ad sidera notus,
« Formosi pecoris custos, formosior ipse. »

Venez, pasteurs, couvrez la terre de feuillages ;
Daphnis, ô mes amis ! a droit à ces hommages :
Faites couler ces eaux sous des ombrages verts ;
Elevez une tombe, et gravez-y ces vers :
« Ci gît Daphnis, connu du couchant à l'aurore,
« Berger d'un beau troupeau, plus beau lui-même encore. »

Traduction de M. Firmin Didot.

Ces deux jeunes bergers, rendant des honneurs à la mémoire d'un autre berger qui avait respiré le même air, sous les mêmes ombrages, et avait comme eux charmé par ses chansons les échos voisins ; ce tombeau, sur lequel la main de l'amitié trace un souvenir touchant ; ces pipeaux rustiques, cette houlette et cette couronne, qui forment un trophée champêtre digne de celui à qui il est consacré : tout présente dans cette jolie gravure des contrastes du plus doux intérêt.

Planche cinquante-huitième. — Silène , éclogue VI de Virgile ; Dessin de M. Gérard.

Ivre encor du nectar qu'il avait bu la veille ,
Le vieux Silène , un jour , sous un antre étendu ,
Dormait ; à ses côtés on voyait suspendu
Un vase aux larges flancs , dont l'anse était usée ,
Et de son front tombait sa couronne brisée.
Muasylus l'aperçoit. Viens , dit-il à Chromis ,
Il nous dira les vers qu'il nous a tant promis.
Faisons-lui des liens de sa propre couronne.
Eglé survient , Eglé , belle autant que friponne ,
Et déja de ses doigts que la mûre a noircis ,
Elle a peint du captif le front et les sourcils.
Il l'a vue , il sourit. Bergers , brisez ma chaîne ,
Dit-il ; c'est bien assez d'avoir surpris Silène.
Je vais chanter des vers ; les vers seront pour vous.
Toi , je te garde , Eglé , quelque entretien plus doux.

On peut remarquer avec qu'elle exactitude M. Gérard a su reproduire le tableau tracé par Virgile. Il n'a eu besoin que de le copier pour esquisser une composition charmante. L'attitude des personnages, les attributs qui les caractérisent, l'expression différente de leurs traits ; Virgile avait tout indiqué : les vers mettaient la scène sous les yeux. C'est un des signes auxquels on reconnaît les grands écrivains. Les poètes médiocres ne soutiennent pas cette épreuve.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs , en citant ce fragment de la traduction des églogues de Virgile, par M. Firmin Didot. Elle unit souvent l'élégance à la fidélité, et présente des vers bien tournés et très-harmonieux.



Gérard inv.^t Normand sc.



Chaudet inv.t Devilliers l'ainé sc.

Planche cinquante-neuvième. — Joas sauvé par Josabeth ; Dessin de M. Chaudet.

C'est une action épisodique en récit, que représente ce dessin de M. Chaudet. Le grand-prêtre Joas rassure son épouse, effrayée de la méchanceté d'Athalie, et lui rappelle la protection que Dieu accorde à l'innocence, et les châtimens dont il punit la cruauté et la tyrannie ; il lui rappelle la mort d'Achab, de Jesabel et de Joram et lui montre le bras du Seigneur toujours étendu sur la race impie qui l'a outragé. Josabeth s'épouvante de la sévérité même de sa justice, et elle craint de voir le malheureux Joas enveloppé dans la proscription de toute sa famille. Elle ne peut se ressouvenir sans effroi du péril que cet enfant a couru.

Hélas (*dit-elle*) ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie ;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encore sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant ; et baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

Athalie, acte I, scène II.

Le dessinateur a choisi ce sujet comme le plus propre à inspirer tout à-la-fois l'horreur et la pitié. D'un côté, Athalie, furieuse, un poignard à la main, excitant ses soldats au carnage ; de l'autre, une femme un enfant et sa nourrice ; mais cette femme est la sœur du roi d'Israël, cet enfant est son fils et l'héritier du trône. Seul il respire encore au milieu de tous ses frères égorgés, et à chaque instant il peut retomber entre les mains de son implacable ennemie, et sous le fer des bourreaux.

Le poète ne pouvait pas offrir au peintre de plus belles images, et un sujet plus pathétique.

Planche soixantième. — Mort d'Athalie; couronnement de Joas ; dessin de M. Chaudet.

L'artiste a présenté dans son dessin une double action, le couronnement de Joas, et la mort d'Athalie. Dans la tragédie, la première est tout entière en spectacle ; la seconde a lieu dans un appartement éloigné du lieu principal de la scène. Cette composition du dessinateur rapproche donc deux circonstances séparées par le poète, et les met à-la-fois sous nos yeux. Athalie occupe le premier plan, et la vue du spectateur après s'être arrêtée sur le corps sanglant et immobile de cette méchante reine, se relève et se repose plus loin sur un tableau qui ne laisse dans l'esprit que des idées grandes et sublimes ; celles de la faiblesse persécutée et triomphante, de la puissance orgueilleuse et humiliée, de l'enfance secourue par un bras invisible, au milieu de tous les périls qui l'environnent ; ces contrastes sont beaux, et frappent l'imagination. L'artiste les a bien fait sentir. L'ordonnance de son tableau est noble et majestueuse. Le couronnement de Joas surtout est du plus grand effet. On le voit à travers les colonnes qui séparent la salle du trône, de celle où Athalie est expirante, et les personnages placés sur ce second plan, paraissent dans une perspective très-agréable à l'œil. Le grand-prêtre Joas est représenté au moment où il prononce ces vers de la tragédie.

Appelez tout le peuple, et montrons lui son roi ;
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance ;
Et saintement confus de nos égaremens,
Nous engager à lui par de nouveaux sermens.

Athalie, acte V, scène VII.



Chaudet inv.t Devilliers l'aîné sc.



Chaudet inv.t Normand sc.

Planche soixante-unième. — Mardochée apprenant à Esther la condamnation à mort de tous les Juifs ; Dessin de M. Chaudet.

Assuérus a pris pour épouse Esther, Juive de naissance, qu'il a choisie au milieu de toutes les beautés de son empire, rassemblées par ses ordres dans son palais. Il ne sait pas de quel sang elle est issue, et à quelle nation elle appartient. Les importunités de son favori Aman lui ont arraché la condamnation de tous les Juifs. Mardochée, oncle d'Esther, est plus particulièrement l'objet de la haine de ce favori, devant lequel il a refusé de fléchir le genou. Il vient trouver la reine, malgré les défenses sévères qui interdisent l'entrée du palais.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ? Mardochée ! O mon père, est-ce vous ?
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas et caché votre entrée ?
Mais d'où vient cet air sombre et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel. . . . .
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés ;
Les glaives, les couteaux sont déja préparés.
Toute la nation à-la-fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit ;
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit ;
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.

Esther, acte Ier, scène III.

Planche soixante-deuxième. — Esther devant Assuérus ; Dessin de M. Chaudet.

Une loi sévère défendait, sous peine de mort, de se présenter devant les rois de Perse sans être appelé; c'est ce que Racine a exprimé dans ces beaux vers :

Au fond de leur palais, leur majesté terrible,
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible,
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.

Esther, malgré cette défense, se rend auprès d'Assuérus, pour lui demander la grace des Juifs, dont il a signé la condamnation.

ASSUÉRUS.

. . . Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes. . . . C'est vous, Esther ? Quoi! sans être attendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs.

ASSUÉRUS.

Dieux puissans ! quelle étrange pâleur
De son teint tout-à-coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Venez. Le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

Esther, acte II, scène VII.

On peut remarquer dans cette composition la richesse des ornemens du palais impérial. Le trône d'Assuérus est surmonté d'un paon semblable à celui qui couronnait le trône de l'empereur du Mogol, et dont les couleurs étaient nuancées par toutes sortes de pierreries.



Chaudet inv^t. Normand sc.



Chaudet inv.t Normand sc.

Planche soixante-troisième. — Esther aux genoux d'Assuérus ; Dessin de M. Chaudet.

Esther, en demandant une grace à Assuérus, n'a voulu s'expliquer qu'en présence d'Aman. Elle l'a fait inviter au festin qu'elle doit donner à son époux et à son roi. Aman s'y est rendu. Assuérus prie Esther de ne plus différer d'expliquer sa demande.

ASSUÉRUS.

Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés ;
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(*Se jetant aux pieds du roi.*)
J'ose vous implorer et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr ! vous ! quel peuple ? et quel est ce mystère ?

AMAN, *à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous, la fille d'un Juif ! Eh quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours !

Esther, acte III, scène IV.

La douleur suppliante d'Esther, la surprise d'Assuérus, la terreur d'Aman, qui se lit sur son visage, et qu'il voudrait renfermer en lui-même, rendent cette scène vive et intéressante. L'expression des figures est bien sentie.

Planche soixante-quatrième. — Daphnis cherchant une cigale dans le sein de Chloé.

« Oh ! que ces cigales font de bruit ! elles ne la laisseront jà dormir, si hault elles crient ; et d'aultre costé, ces boucquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. O loups, plus couards que renards ! où estes-vous à ceste heure, que vous ne les venez happer ? »

Ainsi que Daphnis estait en ces termes, une cigale, poursuivie par une arondelle, se vint jeter en sauvegarde dedans le sein de Chloé ; au moyen de quoi l'arondelle ne la peut prendre, ni ne peut aussi retenir la roideur de son vol, qu'elle n'approchast si près du visage de Chloé, qu'avec l'une de ses ailes elle ne lui touchast la joue, dont Chloé s'esveilla en soursault : et pource qu'elle ne sçavait que c'estait, s'escria bien hault ; mais quand elle eut vu l'arondelle volletant encore à l'entour d'elle, et Daphnis se riant de sa peur, elle s'asseura, et frotta ses yeux qui avaient encore envie de dormir. La cigale se print à chanter encore dans le sein mesme de la gente pastourelle, comme si avec son chant elle lui eust voulu rendre graces de son salut : à l'occasion de quoi Chloé ne sachant ce que c'estait, s'escria de rechef bien fort, et Daphnis s'en print de rechef à rire ; et, usant de cette occasion, lui mit la main bien avant dans le sein, dont il tira la gentille cigale, qui ne se pouvait encore taire, quoiqu'il la tinst dedans sa main. Chloé fut bien aise de la voir ; et, l'ayant baisée, la remeist chantant de rechef dans son sein.

(*Daphnis et Chloé*, liv. Ier, *Traduction* d'Amyot.)



Gérard inv.t Normand sc.



André Montegne pinx.t — *Normand sc.*

Planche soixante-cinquième. — Le Christ entre les larrons ; tableau de la Galerie du Muséum ; par André Mantègne.

Ce tableau, dont la composition symétrique et l'exécution un peu sèche indiquent la renaissance de l'art, est néanmoins recommandable par la netteté des masses, par un certain grandiose dans le jet des draperies et dans le dessin des nus; par une grande naïveté d'expression et de caractères, et sur-tout par le soin avec lequel toutes les parties en sont terminées.

Nous avons donné dans ce même volume (page 29) une courte notice sur André Mantègne, et en même temps nous avons émis notre opinion sur les talens de cet artiste, à qui la peinture et la gravure doivent une partie de leurs progrès au quinzième siècle : il nous reste à citer les élèves formés à son école. On distingue entre autres *Francesco Mantegna*, et un autre de ses fils; *Bono ; Melezio ; Carlo del Mantegna*, qui eût une grande part à ses travaux; *Lorenzo Costa ; Gian Francesco* et *Gio Carotto; Francesco* et *Fra Girolamo Monsignori*, etc. On pourrait en citer encore quelques autres beaucoup moins connus, et dont on voit à Mantoue des tableaux à fresque et à l'huile qu'ils peignirent dans la manière d'André, mais ils saisirent plutôt les défauts que les beautés du maître.

Quelques auteurs ont dit que le Corrège avait reçu d'André Mantègne les premiers principes de son art, mais lorsque André mourut, le Corrège avait à peine douze ans : il est plus probable qu'il étudia sous *Francesco*.

Planche soixante-sixième. — *Mort d'Eriphyle ; Dessin de* M. Gérard.

Agamemnon a consenti au sacrifice d'Iphigénie. La jeune princesse a été arrachée des bras de sa mère, et conduite à l'autel. L'armée demande sa mort, Achille accourt pour la défendre :

ULYSSE.

Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantait l'armée et partageait les dieux.
Déja de traits en l'air s'élevait un nuage,
Deja coulait le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé;
Terrible, et plein du feu qui l'agitait sans doute,
« Vous, A hille, a-t-il dit, et vous Grecs, qu'on m'écoute.
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
« M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
« Sur ce bord immolée y doit laisser la vie.
. . . .
« Elle me voit, m'entend ; elle est devant vos yeux,
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp, immobile,
L'écoute avec frayeur et regarde Eriphyle.
Elle était à l'autel, et peut-être, en son cœur,
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
. . . .
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir Calchas lève le bras.
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas ;
« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens :
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entrouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Iphigénie, acte V, scène dernière.



Gerard inv.t   Normand sc.



Gérard inv.t Normand sc.

Planche soixante-septième. — *Clytemnestre implorant le secours d'Achille ; Dessin de* M. Gérard.

Arcas vient avertir Clytemnestre qu'Agamemnon attend Iphigénie à l'autel ; il la détourne en même temps du dessein où elle est de conduire sa fille à une cérémonie qui doit lui être si fatale. Achille est présent. Il interroge Arcas. Clytemnestre le presse de s'expliquer. Arcas leur déclare enfin qu'Agamemnon n'attend sa fille que pour la sacrifier.

Par la voix de Calchas (*dit-il*) l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande,
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troye et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneraient un meurtre abominable!

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE, *à Achille.*

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah ! madame.

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune ;
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs peuvent vous attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorer la justice ?
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul ; vous êtes en ces lieux,
Son père, son époux, son asyle et ses dieux.

Iphigénie, acte III, scène V.

Planche soixante-huitième. — Trois Anges apparaissent à S. Bruno ; tableau de la Galerie du Sénat, *par* le Sueur.

Trois Anges se présentent à S. Bruno pendant son sommeil, et l'instruisent de ce qu'il doit faire. C'est d'après cette vision, dit l'histoire de ce saint, qu'il prit la résolution de se retirer dans les montagnes du Dauphiné, pour y fonder un monastère.

Cette composition est l'une des plus simples et néanmoins l'une des plus remarquables de la collection connue sous le titre de *Cloître des Chartreux*. L'exécution en est pleine de grâce et de finesse. Le groupe des trois Anges est d'une légèreté admirable, d'un dessin svelte et correct, à l'exception de quelques négligences dans les extrémités. L'attitude de S. Bruno est aussi noble que vraie ; mais on desirerait plus de jeunesse dans ses traits : on pourrait même reprocher à le Sueur de ne s'être point assez attaché à conserver dans cette suite de tableaux historiques la physionomie du personnage principal, et à en graduer le caractère selon les différentes époques de sa vie.

Le vêtement du saint, les rideaux et la couverture du lit sont d'un bleu vif. Mais cette uniformité de teintes, qui paraîtrait devoir produire un effet dur et monotone, est si bien ménagée, ou si heureusement compensée par l'art avec lequel les diverses draperies sont ajustées et variées dans leurs plis, qu'elle semble ajouter encore au caractère de candeur et de mysticité qui distingue ce tableau. Il était assez bien conservé ; mais les parties restaurées ne l'ont pas été peut-être avec assez de précaution.



Le Sueur pinx.t Normand sc.



Gérard inv.t Normand sc.

Planche soixante-neuvième. — Agamemnon se séparant d'Iphigénie; Dessin de M. Gérard.

Iphigénie est arrivée en Aulide, malgré les précautions d'Agamemnon. Elle ne peut plus échapper au sort qui la menace ; et l'impossibilité de la sauver empoisonne la joie que son père aurait à la revoir. Il ne peut lui cacher son trouble et sa douleur. Iphigénie s'étonne du silence qu'il garde avec elle, et de son empressement à la fuir. Elle cherche à expliquer cette réception si étrauge ; elle le presse de questions.

IPHIGÉNIE.
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.
Ah ! ma fille.

IPHIGÉNIE.
Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.
Je ne puis.

IPHIGÉNIE.
Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.
Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.
Les dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.
Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.
Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.
Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.
L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.
Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.
Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.
Hélas ! . . . . Vous y serez, ma fille.

Planche soixante-dixième. — S. Bruno engage ses disciples et ses amis à quitter le monde; Tableau de la Galerie du Musée, par Le Sueur.

S. Bruno, décidé à vivre dans la solitude, pour se livrer aux exercices de la piété, engage ses amis et ses disciples à le suivre. Un jeune homme, auquel il adresse la parole, semble persuadé de ses discours et partager ses résolutions. Un autre, déterminé à partir, se jette dans les bras de son père, et lui fait ses derniers adieux. Dans le fond du tableau, plusieurs disciples de S. Bruno paraissent se consulter sur le parti qu'ils doivent prendre.

La sagesse de l'expression, la vérité des attitudes, le bon goût des draperies, toutes qualités qui distinguent éminemment le pinceau de Le Sueur, se trouvent réunies dans ce tableau. Le fond d'architecture, d'un ton chaud sur les devans, plus suave sur les plans éloignés, concourt puissamment à l'effet général, qui est lumineux, plein de douceur et d'harmonie.

Cette esquisse, gravée au trait, complète dans notre recueil les vingt-quatre sujets du cloître des Chartreux. Nous ne les avons pas publiés de suite, parce qu'il entrait dans notre plan de donner à nos différentes livraisons la plus grande variété possible. Le même motif nous dispensait de donner ces vingt-quatre tableaux selon l'ordre chronologique des sujets, ainsi qu'ils sont placés à la galerie du sénat, dans la salle consacrée à cette précieuse collection.



Le Sueur pinxt. Normand sc.



Peyron inv.t Normand sc.

Planche soixante-onzième. — Adieux de Monime à Xipharès ; Dessin de M. Peyron.

Pharnace presse Monime d'accepter sa main et de la suivre dans ses états. Xipharès, aimé en secret de Monime, est présent à cet entretien. Monime refuse de s'embarquer avec Pharnace ; elle lui rappelle son hymen avec Mithridate, et la vengeance que les Romains en ont tirée, en faisant périr son père ; elle lui reproche de vouloir s'allier avec ces mêmes Romains, et lui déclare qu'elle n'épousera jamais celui qui s'unira avec eux d'intérêts et d'amitié. Pharnace se défend d'avoir songé à cette alliance. Xipharès insiste sur la nécessité où ils sont l'un et l'autre de venger leur père, immolé aussi par les Romains, et peut-être privé des honneurs de la sépulture. Pharnace donne à entendre qu'il sait expliquer les refus de Monime et les discours de Xipharès. La jalousie mutuelle des deux princes les aigrit l'un contre l'autre. Ils sont prêts à éclater, lorsqu'on vient leur annoncer le retour de Mithridate.

PHŒDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte ;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate !

XIPHARÈS.

Mon père !

PHARNACE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

PHŒDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre ;
C'est lui-même ; et déja, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, *à Monime.*

Qu'avons-nous fait ?

MONIME, *à Xipharès.*

Adieu, prince. Quelle nouvelle !

PHARNACE.

Mithridate revient ? ah ! fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.
Les Romains, que j'attends, arriveront trop tard.

Mithridate, acte Ier, scène IV.

Planche soixante-douzième. — Arcas annonçant à Mithridate l'arrivée des Romains ; Dessin de M. Peyron.

Mithridate a forcé Monime de lui avouer son amour pour Xipharès. Il veut venger son injure dans le sang de son fils; mais il balance à le sacrifier, en songeant que ce fils, redouté des Romains, peut l'aider à porter dans leurs rangs la vengeance et la mort. Il veut faire périr Monime; mais la violence de son amour s'oppose à sa fureur, et l'empêche d'exécuter ce funeste dessein. Il demeure en proie à la plus cruelle incertitude, et partagé entre la colère, la vengeance, la jalousie et l'amour. Dans ce moment, Arbate vient lui annoncer la révolte de ses soldats, à qui Pharnace a révélé les desseins de son père, et qui, effrayés du seul nom de Rome, refusent de s'embarquer avec leur roi pour venger sur les Romains leur commune injure.

MITHRIDATE.

Ah! le traître! Courez, qu'on appelle son frère.
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein; mais un soudain transport
L'a déja fait descendre et courir vers le port;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Perfides! ma vengeance a tardé trop long-temps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseraient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains, sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains!

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE.

Ciel! courons. Ecoutez. Du malheur qui me presse,
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

Mithridate, acte IV, scènes VI et VII.



Peyron inv.t Normand sc.



Raphaël pinx.t Normand sc.

Planche soixante-treizième. — *S. Jean-Baptiste dans le désert ; Tableau de la Galerie du Muséum*, *par* Raphaël.

Ce tableau est du petit nombre de ceux que Raphaël a peints sur toile ; c'est à cette particularité qu'on le reconnaît pour celui que, d'après le rapport de Vasari, Raphaël avait fait pour le cardinal Colonne. Ce prélat était fort attaché à ce bel ouvrage, cependant il ne put le refuser à Jacques Carpi, son médecin, en reconnaissance des soins qu'il lui avait rendus dans une maladie dangereuse.

Du temps de Vasari, ce tableau était à Florence, et appartenait à François *Benintendi* ; c'est probablement du cabinet de cet amateur qu'il sera passé dans la collection du roi, dont il faisait partie à l'époque de la formation du Musée Napoléon.

Raphaël a représenté S. Jean-Baptiste assis sur un tronc d'arbre, tenant d'une main un rouleau déployé, et de l'autre montrant une croix, symbole de la venue du Christ et de la rédemption des hommes. Il a la tête ornée de feuillages et ceinte d'une auréole.

Lorsque ce tableau parvint en France, il était extrêmement enfumé et méconnaissable ; ce ne fut qu'après l'avoir nettoyé qu'on y trouva toutes les beautés qu'on n'avait pas même soupçonnées ; en effet, il est du meilleur temps de Raphaël, d'un dessin correct, d'un coloris vigoureux, et enrichi d'un paysage dont les détails ne nuisent point au grandiose de sa composition.

Planche soixante-quatorzième. — Prières de Jocaste à Polynice ; Dessin de M. Moitte.

Jocaste, Antigone et Hémon se réunissent pour désarmer la haine de Polynice contre son frère, et le réconcilier avec lui.

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor peut vous inquiéter ?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ?
Quoi ! ce jour tout entier n'est-il pas de la trève ?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas ;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas !

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas, comme vous, inflexible ;
Aux larmes de sa mère il a paru sensible.
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui.
Vous l'appelez cruel ; vous l'êtes plus que lui.

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine,
Laisser agir encor la princesse et la reine :
Accordez tout ce jour à leur pressant desir.
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au prince votre frère
De dire que sans vous la paix pouvait se faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
Et vous aurez, sur-tout, satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat ? son ame est toute émue.

UN SOLDAT, *à Polynice.*

Seigneur, on est aux mains et la trève est rompue.
Créon et les Thébains, par ordre de leur roi,
Attaquent votre armée et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre, seigneur, je viens vous avertir.

POLYNICE.

Ah ! les traîtres ! Allons, Hémon, il faut sortir.
(*A la reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole.
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polynice ! mon fils !... Mais il ne m'entend plus ;
Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
Chère Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir ;
Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

Les Frères ennemis, acte II, scènes III et IV.



Moitte inv^t Normand sc.



Moulle inv.^t Normand sc.

Planche soixante-quinzième. — Antigone aux pieds de Créon ; Dessin de M. Moitte.

Jocaste, après avoir reproché à Etéocle la violation de la trève, lui adresse les mêmes prières qu'à Polynice. Créon, dont le fils vient de s'immoler lui-même au salut de sa patrie, et qui pleure sa perte, s'unit à Jocaste. Antigone attend avec inquiétude le parti que va prendre Etéocle. Attale arrive dans ce moment.

ATTALE, *à Etéocle.*

Polynice, seigneur, demande une entrevue ;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci,
Il songe à terminer une guerre si lente ;
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat, il apprend aujourd'hui,
Que vous êtes, au moins, aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colère ;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix ;
Ce jour doit la conclure ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout, hormis le diadême.

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadème, il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien ;
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

Les Frères ennemis, Acte III, scène V.

Planche soixante-seizième. — Racine conduit par son Génie et par Melpomène à l'immortalité; Dessin de M. Prudhon.

Si jamais un poète a mérité que son nom, immortel comme ses ouvrages, fût en honneur dans la mémoire des hommes, et que les arts rendissent un hommage éclatant à celui qui a excellé dans le plus beau et peut-être le plus difficile de tous les arts, c'est sans doute le peintre du cœur et des passions, cet inimitable Racine, qui a approché si près de la perfection, a égalé ou surpassé tous ceux qui l'avaient précédé dans la même carrière, et n'a laissé aucun espoir de l'atteindre à ceux qui viendront après lui. Le nom de Racine est du très-petit nombre de ceux qu'on ne peut prononcer sans avoir aussitôt présente à l'esprit l'idée d'un génie supérieur, réuni au goût le plus sûr et le plus délicat. Peut-être même n'est-il que Virgile parmi les poètes, et Raphaël parmi les peintres, qui puissent offrir des modèles semblables de la même perfection, dans des genres différens.

La gravure qui représente ce grand homme, conduit par son génie et par Melpomène à l'immortalité, forme le complément de celles dont M. Didot a enrichi son édition de Racine; elle sert de frontispice à l'ouvrage: les personnages sont grouppés d'une manière heureuse; et la belle tête de Racine, qui occupe le milieu de la composition, forme un heureux contraste avec la figure de la sévère Melpomène et les traits gracieux du *génie*. Les bustes de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Ménandre, ornent le fond du tableau, et rappellent la gloire du théâtre d'Athènes, comme le couronnement de Racine rappelle celle du théâtre Français.



Prud'hon inv.t | Normand sc.



Girodet inv.t Le Bas sc.

Planche soixante-dix-septième. — Mort de Phèdre ; Dessin de M. Girodet.

Thésée, irrité contre son fils, l'a dévoué à la colère de Neptune, qui l'a fait périr. Théramène, témoin de la mort du malheureux Hippolyte, annonce cette affreuse nouvelle à Thésée. Phèdre, qui n'a pas désabusé son époux lorsque Œnone a accusé Hippolyte, ne pouvant supporter les remords qui la déchirent, justifie l'innocence et s'avoue seule coupable.

THÉSÉE.

Ah ! père infortuné !
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle, pensez-vous être assez excusée ?

PHÈDRE.

Les momens me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisait horreur.
La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie ; et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déja tranché ma destinée,
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines,
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, seigneur.

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !

Phèdre, acte V, scène VII.

Planche soixante-dix-huitième. — Phèdre avoue à Œnone son amour pour Hippolyte ; Dessin de M. Girodet.

Phèdre aime Hippolyte, et n'osant avouer cet amour adultère, traîne dans la douleur et dans les larmes une vie languissante et malheureuse. Œnone ne pouvant pénétrer la cause des tourmens secrets qui déchirent l'épouse de Thésée, l'interroge et la presse de lui ouvrir son ame. Phèdre résiste long-temps à ses prières ; mais enfin, vaincue par les supplications de sa nourrice, qui embrasse ses genoux et les arrose de ses larmes, elle lui ordonne de se lever, et s'apprête à rompre le silence. L'aveu est sur le bord de ses lèvres ; mais une invincible horreur la retient, et l'empêche de prononcer le nom de celui qui lui cause un trouble si funeste et si involontaire.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère !

. . . .

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable,
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toute les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime.....

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone ;
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé ?

ŒNONE.

Hippolyte ? grands dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Phèdre, acte Ier, scène III.



Girodet inv^t Le Bas sc



Girodet inv.t Le Bas sc.

Planche soixante-dix-neuvième. — Thésée dévoue Hippolyte à la colère de Neptune ; Dessin de M. Girodet.

Œnone vient d'accuser Hippolyte d'avoir conçu pour Phèdre un amour criminel, et d'avoir voulu employer la violence pour le satisfaire. Hippolyte se présente dans le même instant devant son père. Thésée l'accable de reproches, et lui ordonne de fuir loin de sa présence.

THÉSÉE.

Ne viens pas braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis; et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'à punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père.
J'abandonne ce traître à toute ta colère.
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés ;
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

HYPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à-la-fois,
Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix.

Phèdre, acte IV, scène II.

Planche quatre-vingtième.—Hermione menaçant Pyrrhus; Dessin de M. Girodet.

Pyrrhus, loin de revenir auprès d'Hermione avec de tendres sentimens, lui annonce son mariage prochain avec Andromaque. Hermione s'abandonne à toute sa colère, et lui rapelle avec une ironie sanglante les cruautés qu'il a exercées devant Troye. Pyrrhus impute à Hélène le sang qu'il a versé; et se justifiant de ne pas tenir à Hermione la foi promise, il ajoute.

Nos cœurs n'étaient pas faits dépendans l'un de l'autre :
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre ;
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
. . . .
Je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux le bonheur de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître....
Vous ne répondez point ? Perfide! je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi.
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre l'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux ;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels un cœur qui m'abandonne,
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Andromaque, acte IV, scène V.



Girodet inv.^t   Le Bas sc.



Girodet inv.t *Le Bas sc.*

Planche quatre-vingt-unième. — Oreste demande à Pyrrhus la mort d'Astyanax; Dessin de M. Girodet.

Lors du partage des captifs, qui a eu lieu après la prise de Troye, le sort a livré à Pyrrhus la veuve d'Hector et son fils. Les Grecs, qui se souviennent de la valeur du père, craignent de voir renaître dans cet enfant un héros dont le nom seul les épouvante encore, ils chargent Oreste d'exposer à Pyrrhus le sujet de leurs alarmes, et de lui demander, en leur nom, la mort d'Astyanax.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups:
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous;
Et vous avez montré par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût pas fait, la Grèce, avec douleur,
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor:
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles,
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux,
Et la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la récompense;
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie.
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

Androm. Act. I[er], scène II.

Planche quatre-vingt-deuxième. — *Hermione reprochant à Oreste la mort de Pyrrhus ; Dessin de* M. Girodet.

Oreste vient apprendre à Hermione qu'elle est vengée, et que Pyrrhus est tombé sous les coups de ses soldats, aux pieds de l'autel même où il offrait une main parjure à Andromaque.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait ?

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups ;
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous.
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple.
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups....

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez les Grecs admirer ta fureur ;
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait ! avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie !
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?
Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O dieux ! quoi ! ne m'avez-vous pas,
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous momens ?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
Toi même avant le coup me venir consulter ?
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?

Andromaque, acte V, scène III.



Girodet inv.t Le Bas sc.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche quatre-vingt-troisième. — Aveu de Roxane à Bajazet ; Dessin de M. Gérard.

Roxane offre la vie et le trône à Bajazet, que son frère Amurat a condamné à périr ; elle lui demande en retour son cœur et le titre d'épouse ; mais Bajazet aime Atalide, il ne peut promettre à Roxane de l'aimer ; et quand elle lui parle de l'hymen qui doit les unir sur le trône, il lui oppose les lois de l'empire, et la coutume religieusement suivie des empereurs ottomans, qui, parmi leurs esclaves, font choix d'une maîtresse et jamais d'une épouse.

BAJAZET.

. . . Je vous dois tout ; ma vie est votre bien ;
Mais enfin, voulez-vous...?

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées :
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées ;
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir ;
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin, qui m'arrête ? Et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de son indifférence ?
L'ingrat est-il touché de mes empressemens ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens ?
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoique je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ;
Il m'aime, tu le sais ; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même....
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

Bajazet, acte II, scène Ire.

Planche quatre-vingt-quatrième.— Douleur de Bérénice, en apprenant que Titus l'abandonne ; Dessin de M. Sérangeli.

Titus veut éloigner de Rome Bérénice, qu'il adore; mais il ne peut se résoudre à lui annoncer lui-même une résolution que l'intérêt de sa gloire et la volonté de Rome lui ont fait prendre; et craignant de céder à l'ascendant que la beauté et les pleurs de cette reine charmante ont si souvent obtenu sur lui, il charge Antiochus de lui annoncer cette affreuse nouvelle.

BÉRÉNICE

Après tant de sermens Titus m'abandonner!
Titus qui me jurait.... Non, je ne le puis croire;
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir;
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime, Titus ne veut pas que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous pourriez ici me regarder?

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader;
Non, je ne vous crois point; mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
(*A Phénice.*)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

Bérénice, acte III, scène III.



Sérangeli inv.^t *Devilliers l'aîné sc.*



Sérangeli inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche quatre-vingt-cinquième. — Adieux de Titus et de Berénice ; Dessin de M. Sérangéli.

Titus, avant de se séparer pour jamais de Bérénice, veut avoir un dernier entretien avec elle. Il veut, pour la dernière fois, l'assurer de son amour et lui témoigner toute la douleur que lui cause cette cruelle séparation; il veut en même temps se justifier à ses yeux d'une cruauté qui lui coûte à lui-même le bonheur. Bérénice ne veut rien entendre. Titus cherche à la retenir encore quelques instans; elle veut partir de suite, et fuir loin d'un amant qu'elle adore et qui l'abandonne. Titus lui jure que jamais il ne l'a aimée avec plus de tendresse.

BÉRÉNICE.

..... Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars et vous me l'ordonnez !
Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah ! cruel ! par pitié, montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée ;
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déja de votre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
(*Titus lit une lettre.*)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire,
Voilà de votre amour tout ce que je desire.
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème?
Vous cherchez à mourir, et de tout ce que j'aime,
Il ne restera plus qu'un triste souvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.
(*Bérénice se laisse tomber sur un siége.*)

Bérénice, acte V, scène V.

Planche quatre-vingt-sixième. — *Gallus*, *églogue X de Virgile ; Dessin de* M. Gérard.

Gallus, abandonné par Lycoris, songe à fuir au sein de la retraite, pour oublier l'ingrate qui l'a trahi ; mais il ne peut la bannir encore de son souvenir, et il forme malgré lui des vœux pour l'infidèle. Honteux de son amour, il veut, pour s'en guérir, se livrer tout entier au commerce des muses, se retirer au milieu de forêts, grav r des monts inaccessibles, et déclarer la guerre aux sauvages habitans des bois.

Quelquefois, compagnon des nymphes du Ménale,
J'irai voir son sommet. Dès l'aube matinale,
Malgré l'hiver, au fond des plus sombres halliers,
Je livrerai la guerre aux fougueux sangliers ;
Je ceindrai les forêts de meutes aboyantes :
Déja j'entends leurs cris sur les roches bruyantes ;
Hâtons-nous ; de son fort l'animal est lancé ;
Je cours, mon arc frémit, le trait vole..... Insensé !
Comme si ta fureur n'était pas incurable !
Crois-tu donc que ce dieu terrible, inexorable,
Sur les maux des mortels apprenne à s'attendrir?
Adieu nymphes ; ces jeux que vous venez m'offrir,
Ces bois, tout m'importune ; et toi-même, ô ma lyre,
Tu n'as plus le pouvoir de calmer mon délire !
Quand de l'Hèbre glacé j'irais boire les eaux,
Quand du noir Africain conduisant les troupeaux,
J'irais sous le cancer, où la vigne épuisée
Demande en vain sa sève à la terre embrasée ;
Par-tout, au fond du nord et sous les feux du jour,
L'Amour règne ; cédons quand tout cède à l'Amour.

Traduction des Eglogues de Virgile,
par M. Firmin Didot.

On retrouve avec plaisir dans ces vers de la traduction, l'harmonie et plusieurs des traits heureux de l'original.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.



Peyron inv.t Devilliers l'aîné sc.

Planche quatre-vingt-septième. — Mithridate éprouvant Monime; Dessin de M. Peyron.

Mithridate reproche à Pharnace ses liaisons avec les Romains et son amour pour Monime. Pharnace avoue qu'il a mérité la haine de son père par cette passion criminelle, mais il accuse en même temps son frère Xipharès d'aimer aussi la reine, et même d'en être aimé. Mithridate se sent plus que jamais en proie à toutes les fureurs de la jalousie; cependant il doute encore de la trahison d'un fils qu'il aime et qui s'est toujours montré fidèle à son père et à sa haine pour les Romains. Il veut savoir la vérité de la bouche de Monime, et pour l'amener à un aveu qu'il desire et qu'il craint tout-à-la-fois, il dissimule; il feint de vouloir lui donner Xipharès pour époux et d'être disposé à les faire monter l'un et l'autre sur un trône qui leur est dû. Monime, qui connaît Mithridate, se défie d'une trahison, et refuse de s'unir à Xipharès. Mithridate explique ce refus en faveur de Pharnace.

MONIME.

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite?
Mais enfin je vous crois et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée,
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez pas, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,
Enfin, ce Xipharès que vous voulez que j'aime.....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendrait de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions. Seigneur, vous changez de visage!

MITHRIDATE.

Non, madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.

Mithridate, acte III, scène V.

Planche quatre-vingt-huitième. — Roxane réconciliée avec Bajazet; Dessin de M. Gérard.

Le sujet de cette gravure est épisodique. Le dessinateur a mis en action un récit du visir Acomat à Atalide, amante de Bajazet. Acomat, qui avait conspiré en faveur de ce prince contre Amurat, voyait tous ses projets sur le point d'échouer par la mésintelligence de Roxane et de Bajazet. Menacé d'une punition terrible à l'arrivée du sultan, il était prêt à chercher son salut dans la fuite, lorsque, rappelé au palais, il fut témoin d'un raccommodement qu'il n'osait plus espérer.

ACOMAT.

. . . .
Déja sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du serrail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutait son amant.
Tout gardait devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai long-temps, immobile, observé leur maintien.
Enfin avec des yeux qui découvraient son âme,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a, de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains.
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple.
Le serrail va bientôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.

Bajazet, acte III, scène II.



Gérard inv.t Devilliers l'aîné sc.



Gérard inv.t

Le Bas sc.

Planche quatre-vingt-neuvième. — *Arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie dans l'Aulide; Dessin de* M. Gérard.

Un oracle a demandé la mort d'Iphigénie. Agamemnon, qui sait que sa fille se rend auprès de lui avec Clytemnestre, et qui n'espère plus la sauver si elle met le pied dans l'Aulide, envoie au-devant d'elle Arcas pour la renvoyer dans Argos, en lui disant qu'Achille, à qui elle est promise, a changé de pensée et veut différer son hymen jusqu'à son retour. Mais une destinée inévitable trompe ces mesures que lui ont suggérées la prudence et sa tendresse pour sa fille. Clytemnestre et Iphigénie s'égarent dans le bois qui est à l'entrée du camp, et Arcas poursuit sa route sans les rencontrer. Elles arrivent : Eurybate vient annoncer cette fatale nouvelle à Agamemnon.

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Eriphyle,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille;
Et qui de son destin, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide, interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle est semée;
Et déja de soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnaient la reine;
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessaient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrettes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Iphigénie, acte Ier, scène IV.

Planche quatre-vingt-dixième. — Bérénice se dérobant aux empressemens de sa cour; Dessin de M. Sérangéli.

Antiochus aime en secret Bérénice. Lorsqu'il est instruit que Titus se prépare à l'épouser, il ne prend conseil que de son désespoir, et veut aller cacher loin d'elle sa douleur et ses regrets; mais, avant de partir, il veut la revoir et lui parler encore. Il lui fait demander un entretien secret. Arsace, qu'il a chargé de ce soin, revient quelque temps après avec la réponse de Bérénice.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine;
Mais pour me faire voir je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours naissans d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père :
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne puis lui parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur; Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La reine, d'un regard, a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir;
Et sans doute elle attend le moment favorable.
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

Bérénice, acte I[er], scène III.



Serangeli inv.t Le Bas sc.



Gérard inv.^t   Normand sc.

Planche quatre-vingt-onzième. — Eurydice enlevée une seconde fois à Orphée; Dessin de M. Gérard.

Orphée pénètre dans les enfers pour redemander à Pluton son épouse Eurydice, morte de la piquure d'un serpent caché sous des fleurs. Il chante, et la mélodie de sa voix, les doux accords de sa lyre, rassemblent autour de lui les habitans des sombres royaumes, désarment la colère des Euménides, et charment sur son trône le redoutable souverain des morts.

Enfin, il revenait des gouffres du Ténare,
Possesseur d'Eurydice, et vainqueur du Tartare;
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas;
Proserpine à ce prix l'arrachait au trépas.
Tout secondait leurs vœux, tout flattait leur tendresse;
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait.
Presqu'aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne.... il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait, un coup-d'œil a détruit son bonheur:
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Orphée! ah! cher époux! quel transport malheureux,
Dit-elle! ton amour nous a perdus tous deux.
Adieu; mes yeux flottans de nouveau s'obscurcissent;
L'horrible mort jetant son voile autour de moi.
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore;
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore;
Il n'embrasse qu'une ombre, et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.

Quatrième livre de la traduction des Géorgiques de Virgile, par M. Delille.

Planche quatre-vingt-douzième. — *Titus attendant Bérénice; Dessin de* M. Sérangéli.

Titus a résolu de renvoyer Bérénice; mais il veut la revoir et lui faire ses adieux. Il recommande qu'on le laisse seul, et il attend la reine, qu'il a fait avertir

Hé bien! Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ses yeux, dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux, armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin, Je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait; et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance;
Rome sera pour nous. Titus ouvre les yeux.
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.

Bérénice, acte IV, scène IV.



Sérangeli inv.t Le Bas sc



Gérard inv.t Le Bas sc.

Planche quatre-vingt-treizième. — Le Laboureur écrasant un serpent ; Dessin de M. Gérard.

Dans les préceptes que Virgile donne aux habitans de la campagne, pour l'entretien et la prospérité de leurs troupeaux, il leur recommande d'écarter avec soin tout ce qui pourrait leur nuire:

Sur-tout que le bercail soit purgé de serpens ;
Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampans.
Quelquefois sous la crèche une affreuse vipère
Loin du jour importun a choisi son repaire,
Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie, infecte tes troupeaux.
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre ;
Malgré ses sifflemens, malgré son fier courroux,
Frappe ; déja sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps déchiré sur l'arêne
Les cercles déroulés la suivent avec peine.
  Plus terrible cent fois, ce serpent écaillé,
Qui rampe fièrement sur son ventre émaillé,
Qui dressant dans les airs une crête superbe,
Glisse assis sur sa croupe, et se roule sur l'herbe ;
Quand le printemps humide et l'autan orageux
Gonflent les noirs torrens, mouillent les champs fangeux ;
Il habite des lacs les retraites profondes,
Engloutit les poissons et dépeuple les ondes.
L'été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux ?
Furieux, il bondit du fond de ses roseaux,
Et les yeux enflammés et la gueule béante,
De sa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
Me préservent les dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux sommeil ou respirer le frais,
Lorsque oubliant ses œufs ou sa jeune famille,
Ce monstre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et vermeil,
Darde une triple langue et s'étale au soleil.

Troisième livre de la traduction des Géorgiques ; par Delille.

Planche quatre-vingt-quatorzième. — Cerés énseignant l'agriculture aux hommes ; Dessin de M. Gérard.

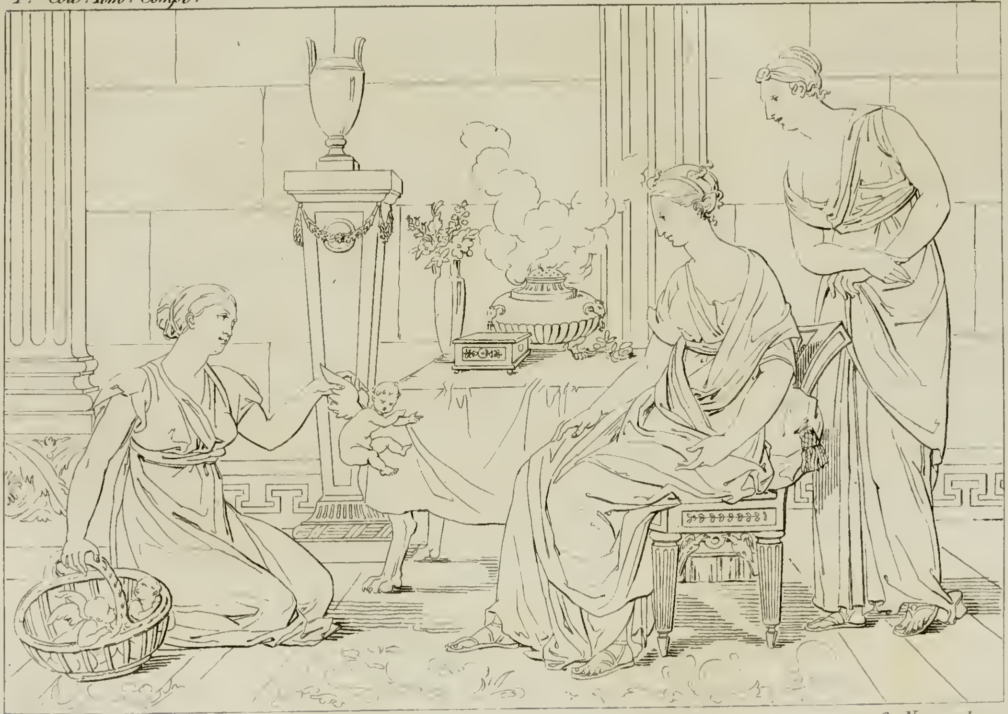
Virgile suppose que les hommes se nourrirent d'abord du gland des forêts, et que cet aliment grossier commençant à leur manquer, une déesse leur apprit à cultiver la terre et à la rendre féconde.

Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérêts leur montrer la culture ;
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux :
La rouille vient ronger le fruit de nos travaux ;
La ronce naît en foule et les épis périssent;
D arbustes épineux les sillons se hérissent,
Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie et régner les chardons.
. . . .
Mais les momens sont chers, hâte-toi de connaître
Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.
D'abord on forge un soc, on taille des traîneaux ;
De leurs ongles de fer on arme les rateaux ;
On entrelace en claie un arbuste docile,
Le van chasse des grains une paille inutile ;
Le madrier pesant te sert à les fouler,
Et des chars au besoin seront prêts à rouler.
Sans tous ces instrumens il n'est point de culture.
De la charrue, enfin, dessinons la structure :
D'abord il faut choisir pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de long efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour soulager ta main et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchâsse entre deux coins d'où sa pointe s'alonge.
Aux deux côtés du soc de larges oreillons
En écartant la terre exhaussent les sillons ;
De huit pieds en avant que le timon s'étende ;
Sur deux orbes roulans que ta main le suspende ;
Et qu'enfin tous ce bois, éprouvé par les feux,
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.

Livre premier de la traduction des Géorgiques par Delille.



Gérard inv.t Normand sc.



Vien pinx.t

C. Normand sc.

Planche quatre-vingt-quinzième. — La Marchande d'Amours; Tableau du Musée de Versailles, par Vien (1).

Une jeune villageoise a trouvé une nichée de petits amours, et vient les offrir à une dame de la ville; celle-ci les regarde avec une attention mêlée de surprise et de curiosité, et paraît embarrassée du choix.

Cette idée gracieuse et spirituelle est empruntée d'un bas-relief antique. Le peintre a fait peu de changemens dans la composition, sinon dans le fond, qui est entièrement de lui; mais s'écartant un peu du style des anciens, pour le caractère du dessin et l'expression des figures, il a donné à l'aspect de son tableau un style qui lui est propre. C'est un des ouvrages qui, dans le temps où il parut, lui ont fait le plus d'honneur. Les figures sont de proportion demi-nature. Il a été gravé par Beauvarlet. L'estampe est d'un burin très-soigné et d'un effet harmonieux. L'original a été placé dans la Galerie du palais impérial de Versailles.

(1) On donnera, dans un prochain volume des *Annales du Musée*, qui doit contenir un choix du Salon de 1810, et paraîtra à l'époque même de l'exposition, une notice sur cet artiste, mort l'année dernière, à quatre-vingt-neuf ans, et l'un de ceux qui ont le plus contribué au retour du bon goût dans l'école française, par la simplicité naïve de son style et l'étude de la nature. On trouvera dans le même volume des notices biographiques sur Moitte et Chaudet, deux des plus habiles statuaires de notre temps, enlevés aux arts dans la force de l'âge et du talent.

Planche quatre-vingt-seizième. — L'union des Arts et de la Verité ; Tableau de M. Landon.

Apollon s'unissant à la Vérité, qu'on a coutume de représenter nue, et la couronnant de laurier, offre un emblême sensible du but que doivent se proposer tous ceux qui se livrent à la culture des beaux-arts, l'imitation vraie de la nature; mais cette imitation doit être dirigée par le goût, et le goût exclut les vérités communes.

Un camée antique, publié dans le *Museum Florentinum*, représentant Vénus et Adonis ou un autre sujet de même nature, a fourni à l'auteur du tableau la pensée de son sujet. Il s'est permis de légers changemens pour motiver l'action des deux personnages allégoriques, et quelques accessoires qui devaient, avec l'aide du clair-obscur et du coloris, constituer un morceau de peinture. Celui-ci a été exposé, il y a quelques années au Salon du Louvre, et gravé par M. Audouin, auteur de plusieurs estampes dont l'exécution ferme et correcte le place au rang des artistes les plus distingués.



Landon pinx.^t C. Normand sc.



Prud'hon inv.^t C. Normand sc.

Planche quatre-vingt-dix-septième. — Daphnis et Chloé au bain ; Dessin de M. Prud'hon.

Après que Dorcon fut enterré, Chloé mena Daphnis en la caverne des nymphes, où elle le nettoya; et quand et quand pour la première fois, en présence de Daphnis, lava aussi son beau corps d'elle-mesme, blanc et poli comme albastre, et qui n'avoit que faire d'estre lavé pour sembler beau : puis en cueillant ensemble les fleurs que portoit la saison, en feirent des chapeaux aux images des nymphes, et attachèrent contre la roche la fluste de Dorcon pour offrande : puis cela faict, retournèrent vers leurs chesvres et brebis, lesquelles ils trouvèrent toutes tapies contre la terre, sans paistre ni besler, pour l'ennui et le regret qu'elles avoient, ainsi qu'il est à présumer, de ne veoir plus ni Daphnis ni Chloé. Mais aussitost qu'elles les apperceurent, et qu'eux se prindrent à les siffler comme de coustume, et à jouer du flageolet; elle se levèrent incontinent, et se prindrent à pasturer comme devant, et les chesvres à saulter en beslant, comme si elles se fussent esjouies d'avoir recouvré leur chevrier.

Mais quoi qu'il y eust, Daphnis ne se pouvoit esjouir à bon escient depuis qu'il eust veu Chloé toute nue, et sa beauté à descouvert; car il ne l'avoit auparavant jamais veue. Son cœur en languissoit ne plus ne moins que s'il eust été atteinct et et envenimé de quelque poison : son pouls était aulcunefois fort et hasté comme si on l'eust chassé, et quelquefois foible et débile comme si à la surprinse des coursaires, il eust perdu toute sa force.

*Daphnis et Chloé, livre I*er*.*

Planche quatre-vingt-dix-huitième. — *Tityre et Mélibée; Dessin de* M. Gérard.

MÉLIBÉE.

Etendu mollement sous l'abri de ce hêtre,
Ta flûte, heureux Tityre, essaie un air champêtre.
Nous, hélas! nous fuyons ces bords délicieux,
Ces champs, ce doux pays, qu'habitaient nos aïeux!
Le seul Tityre, en paix, couché sous des ombrages,
De son Amaryllis entretient les bocages.

TITYRE.

O Mélibée, un dieu m'a fait ce doux repos;
Oui, c'est un dieu pour moi : je veux dans mes troupeaux
Choisir pour ses autels de fréquens sacrifices.
Si dans ces lieux en paix s'égarent mes génisses,
Si ma flûte à loisir résonne sous mes doigts;
C'est à ce dieu puissant, berger, que je le dois.

MÉLIBÉE.

Ton sort fait ma surprise et non pas mon envie;
Et cependant la paix à nos champs est ravie!
Moi, je pars; mon troupeau suit à regret ma voix;
Je traîne en gémissant la chèvre que tu vois :
Vers ces pins dont le front s'élève dans la nue,
La malheureuse, hélas! sur une roche nue
A laissé deux petits, l'espoir de mon troupeau.
J'aurais dû le prévoir! un sinistre corbeau
Souvent nous effrayait du creux d'un orme antique;
Et la foudre frappa le chêne prophétique.
Mais ce dieu, quel est-il?

TITYRE.

Dans ma simplicité,
J'ai cru Rome pareille à cette humble cité
Qui reçoit les agneaux, tribut de ce village.
Je comparais, croyant m'en former une image,
Aux jeunes chiens leur père, aux chèvres leurs enfans,
Et des petits objets je m'élevais aux grands;
Mais comme un vieux cyprès domine sur l'arbuste,
Rome, entre les cités lève sa tête auguste.

Eglogue première, traduction de M. Firmin Didot.



Gérard del.t C. Normand sc.



Van Waenberghe inv.t C. Normand sc.

Planche quatre-vingt-dix-neuvième. — Le Génie des beaux-arts brisant le sceptre de l'ignorance ; Statue de M. van Waeyenberghe.

Les allégories en peinture, en sculpture et en poésie, n'ont pas toujours la clarté et la simplicité qu'on pourrait desirer. Ou l'on n'en devine pas facilement le sujet, ou les attributs par lesquels on désigne les personnages allégoriques sont vagues, insignifians, et peuvent s'interpréter d'une manière différente par chaque personne qui les envisage. Ce n'est pas le défaut de simplicité qu'on reprochera à cette composition de van Waeyenberghe; mais peut-être trouvera-t-on que le génie des beaux-arts et l'action que l'artiste lui a prêtée ne sont pas indiqués avec assez de netteté et de précision. Pour que l'esprit soit satisfait, il faut bien caractériser le personnage qu'on représente, et ici on ne retrouve pas tout ce qui peut donner ce caractère particulier et distinctif. Sans doute on ne reconnaît pas au premier coup-d'œil, dans ce génie nu et sans attributs remarquables, *le génie des beaux-arts :* son action est indiquée, il est vrai, mais trop faiblement pour l'intelligence du sujet. Cela n'empêche pas que le génie ait de la noblesse et de la grandeur, et que son attitude soit fière et imposante.

Nous avons donné, dans le neuvième volume des *Annales*, page 101, planche 47, une notice sur van Waeyenberghe, sculpteur flamand, trop tôt enlevé aux arts, qu'il honorait par ses productions estimées des connaisseurs, et à sa gloire, qu'une modestie excessive empêcha long-temps de se répandre.

Planche centième. — Chloé enlevée par les Méthymniens ; Dessin de M. Prud'hon.

Le capitaine alla fourrager toutes les terres des Mityléniens qui estoient prochaines du rivage de la mer, où il pilla un grand nombre de bestail, grande quantité de bleds et de vins, pour autant qu'il n'y avoit guère que les vendanges estoient achevées, et grande multitude de prisonniers, tous vignerons et laboureurs : puis alla courir aussi les terres où Daphnis et Chloé gardoient leurs bestes, et y descendit soudainement à l'impourveu, ravit et roba tout ce qu'il y trouva.

Chloé, qui estoit auprès des deux troupeaux, sitost qu'elle apperceut les courriers, se cuida saulver de vistesse, et s'en fouit dedans la caverne des nymphes. Elle fut poursuivie jusqu'au lieu mesme, là où elle feit prières aux soldats, en l'honneur des nymphes, de ne vouloir point faire de desplaisir, ne à elle, ne à ses bestes. Toutefois sa prière n'eust point de lieu ; car les soldats de Méthymne, après avoir faict plusieurs vilenies par dérision aux images des nymphes, l'emmenèrent elle et ses bestes, en la chassant devant eux à touts de l'osier, comme on feroit une chèvre où une brebis, et voyant qu'ils avoient jà leurs vaisseaux tout pleins de toute sorte de butin, ne voulurent plus tirer oultre, ains reprindrent la route de leurs maisons, craignant l'incertitude de l'hiver et leurs ennemis. Ainsi se retirèrent les Methymniens, à force de ramer, pour ce que le temps fut si calme, qu'il ne tiroit ne vent ne haleine quelconque.

Daphnis et Chloé, livre second.



Gérard del.t C. Normand sc.



Serangeli inv.t Le Bas sc.

Planche cent-unième. — Serment de Titus à Bérénice ; Dessin de M. Serangéli.

Dans le moment que Titus, plus que jamais irrésolu, balance s'il renverra Bérénice, ou s'il couronnera son amour, on vient lui annoncer que la reine demande à lui parler ; elle s'avance vers son amant, et le remercie des honneurs dont il l'a comblée ; mais elle s'étonne qu'il ne soit pas venu lui-même lui annoncer ses nouveaux bienfaits.

BÉRÉNICE.

J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?
Ah ! Titus (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte),
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des états qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-il dévoués à l'empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur ? étais-je au moins présente à la pensée ?

TITUS.

N'en doutez pas, madame ; et j'atteste les dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux ;
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Eh quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

Bérénice, acte II, scène IV.

Planche cent-deuxième. — *Porus devant Alexandre ; Dessin de* M. Gérard.

Porus, vaincu et prisonnier, est amené en présence d'Alexandre ; il vient d'immoler Taxile, qui avait trahi sa patrie et sa gloire, et cette victime suffit à ses ressentimens. Cédant à la valeur et à la destinée de son rival, il s'est rendu, couvert du sang de ses ennemis, et il conserve dans sa défaite la majesté des rois et la noble fierté des héros.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étais, tu vois ce que j'ai fait :
Crains Porus, crains encor cette main désarmée,
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis :
Etouffe dans mon sang ces semences de guerre ;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnaisse un vainqueur et te demande rien.
Parle, et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser :
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir; parlez-donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En roi.

ALEXANDRE.

Eh bien ! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas :
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos états.
Avec mon amitié recevez Axiane,
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux ; et seuls, de tant de rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

Alexandre, acte V, scène III.



Gérard inv.t Le Bas sc.



Chaudet inv.t Le Bas sc.

Planche cent-troisième. — Serment de Joas ; Dessin de M. Chaudet.

Le grand-prêtre Joad se détermine à couronner Joas au milieu des périls qui l'environnent ; il sait qu'Athalie soupçonne le rang et la naissance de ce jeune prince, et il veut prévenir les desseins de cette reine cruelle, qui menace l'héritier du trône de le faire enlever du temple et de le sacrifier à sa sûreté et à sa vengeance. Les chefs des lévites viennent de jurer sur le livre saint de défendre leur roi ; Joad prend la parole :

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux lois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, qu'au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége et d'abyme en abyme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront haïr enfin la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des rois corrompu le plus sage.
Promettez sur ce livre et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins.
Que sévère aux méchans et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.

Athalie, acte IV, scène III.

Planche cent-quatrième. — Monime recevant la coupe empoisonnée ; Dessin de M. Peyron.

Mithridate, persuadé que Xipharès, à l'exemple de Pharnace, trahit son père en faveur des Romains, et que Monime est d'accord avec ce prince, objet de ses injustes soupçons, donne l'ordre secret d'immoler la reine en son absence. C'est Arcas qui est chargé d'exécuter les volontés de son maître.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas ? et le cruel Pharnace. . . .

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame ; on m'a chargé d'un plus funeste emploi,
Et ce poison vous dit les volontés du roi.

PHŒDIME.

Malheureuse princesse !

MONIME.

Ah quel comble de joie !
Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie,
Que de tous les présens que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire, et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'un fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHŒDIME.

Hélas !

MONIME.

Retiens tes cris, et par d'indignes larmes
De cet heureux moment ne trouble pas les charmes.
Si tu m'aimais, Phœdime, il fallait me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux ;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-lui ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, coute-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros avec qui même, en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice ; et puisse en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant !

Mithridate, acte V, scène II.



Peyron inv.t Le Bas sc.



Gérard inv.^t   Le Bas sc.

Planche cent-cinquième. — Douleur d'Axiane; Dessin de M. Gérard.

Cléophile aime Alexandre, et se flatte devant Axiane de le voir, vainqueur de Porus, apporter à ses pieds l'hommage de sa victoire. Axiane, amante de Porus, ne croit pas encore ce prince abattu par la fortune d'Alexandre.

CLÉOPHILE.

. . . . Mon frère vient; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah! je n'en doute plus, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi! Porus. . . . .

TAXILE.

C'en est fait, et sa valeur trompée,
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu),
Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatans,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps.
Mais enfin, contre moi sa vaillance irritée,
Avec trop de chaleur s'était précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre et les siens dispersés,
Et lui-même à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite,
Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

Alexandre, acte III, scène I.

Planche cent-sixième. — Entrevue de Mathan et de Josabeth ; Dessin de M. Chaudet.

Mathan, envoyé par Athalie, demande un entretien secret à Josabeth, épouse du grand-prêtre Joad. Il s'explique avec elle sur les volontés de la reine, et lui apporte en son nom des paroles de paix, à condition que l'enfant qu'Athalie a vu en songe lui sera livré, et demeurera comme otage entre ses mains.

MATHAN.
La reine, impatiente, attend votre réponse.

JOSABETH.
Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.
Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABETH.
J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

MATHAN.
De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant objet de votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y. Un refus pourrait me confirmer
Un bruit sourd que déja l'on commence à semer.

JOSABETH.
Quel bruit ?

MATHAN.
Que cet enfant vient d'illustre origine ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.
Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur....

MATHAN.
Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

Athalie, acte III, scène V.



Chaudet inv.t Le Bas sc



Ph. de Champagne pinx.t

C. Normand sc.



Ph. de Champagne pinx.t C. Normand sc.

Planche cent-septième et cent-huitième. — Translation des corps de S. Gervais et de S. Protais ; Tableau de la Galerie du Musée, par Philippe de Champagne.

Les corps de S. Gervais et de S. Protais ayant été découverts long-temps après l'époque de leur martyre, S. Ambroise les fit transporter dans la basilique Fausta. Pendant la cérémonie, un homme d'entre la multitude fut tout-à-coup saisi de l'esprit immonde, et s'écria : « Que ceux-là étaient tourmentés comme lui, qui « niaient les martyrs, ou qui ne croyaient pas à l'u- « nité de la Trinité qu'enseignait S. Ambroise. »

Ce tableau, l'un des plus considérables du Musée, se fait remarquer par la richesse de l'ordonnance, la vérité du coloris, l'expression simple et naturelle des personnages, et sur-tout par les soins que le peintre a apportés à son exécution. Les draperies sont d'un fini moëlleux, et l'ensemble ne laisse à desirer qu'un peu plus de verve et de chaleur. Ce morceau a onze pieds de hauteur sur vingt pieds et demi de largeur, et avait été peint pour l'église S.-Gervais et S.-Protais, à Paris.

CONCLUSION.

Ici se termine le tome complémentaire de la *première collection* des *Annales du Musée.* Nous entendons par *première collection* celle qui comprend (voyez l'avis placé en tête de ce volume) 1° l'état du Musée Napoléon depuis sa fondation jusqu'en 1806, époque où il s'est enrichi de grandes collections étrangères ; 2° un choix du Musée de Versailles, de celui des

Petits-Augustins de Paris, et de la Galerie du sénat; 5° l'élite des productions de l'école française ancienne et moderne, jusqu'au Salon de 1808.

Mais le Musée Napoléon vient de recevoir, par les soins de M. le directeur-général, un nouvel arrangement; et les objets dont il se compose ont été distribués avec ordre et à la place définitive qu'ils doivent occuper à l'avenir. Par ce moyen, de nouveaux chefs-d'œuvre, fruits des conquêtes de Sa Majesté dans ses dernières campagnes, sont maintenant exposés aux regards du public. Ces morceaux seront l'objet de la *seconde collection*, dont les volumes, moins nombreux et publiés à des époques moins rapprochées, continueront cependant d'offrir à l'admiration des amateurs les plus belles productions du génie des beaux-arts.

Une *section* de cette *seconde collection* sera spécialement consacrée aux ouvrages modernes; et tous les deux ans, à l'époque du Salon, un nouveau volume contiendra les principaux objets de la nouvelle exposition; de cette manière, un volume de productions anciennes et un de productions modernes s'alterneront d'année en année: ils pourront, au gré des souscripteurs, être acquis ensemble ou séparément.

Fin du tome complémentaire de la 1re *Collection.*

TABLE GÉNÉRALE

DES PLANCHES

contenues dans les dix-sept volumes gravés au trait, et dans les quatre volumes de paysages et de tableaux de genre, ombrés en taille-douce, composant la première Collection *des* ANNALES DU MUSÉE (1).

Les sujets sont classés par division de genre et d'école, et les noms des artistes se suivent par ordre alphabétique.

(1) La seconde collection, qui va suivre immédiatement la première, sera divisée en deux *sections*, l'une *ancienne*, l'autre *moderne*.

La *section ancienne* se bornera à faire connaître les augmentations successives du Musée Napoléon, enrichi, 1° de plusieurs chefs-d'œuvre, fruit des conquêtes de S. M. dans les campagnes de 1805 et 1806; 2° par le réunion des antiquités de la villa Borghèse, récemment arrivées à Paris; 3° par les nouvelles acquisitions faites par M. le directeur-général du Musée pour compléter les différentes écoles. Il paraîtra tous les deux ans un ou deux volumes de cette *section* de la seconde collection.

La *section moderne* offrira l'élite des ouvrages de peinture et de sculpture exposés tous les deux ans au Louvre. De cette manière, il paraîtra alternativement chaque année un volume de la *section ancienne* et un volume de la *section moderne*. Les volumes de l'une et l'autre *section* contiendront, comme les précédens, soixante-douze planches avec le texte, et pourront être pris séparement.

PREMIÈRE DIVISION.

PEINTURE.

ÉCOLES ITALIENNES (1).

ALBANE (Francesco Albani , *dit* l'). *Ecole bolonaise.*

ALLORI (Cristoforo). *Ecole florentine.*

ANDRÉ DEL SARTO (Andrea Vannucchi , *dit*). *Ecole florentine.*

ANSELMI (Michel Angelo). *Ecole de Sienne.*

(1) On a réuni sous ce titre général les diverses écoles d'Italie , c'est-à-dire celles de Florence , de Rome, de Venise, de Bologne, de Naples, etc. ; et on y a joint , selon l'usage, l'école espagnole , dont les chefs se sont formés en Italie. Mais , en même temps , on a eu soin d'indiquer l'école particulière à laquelle chaque peintre appartient.

GUIDE (Guido Reni, *dit* le). *Ecole bolonaise.*

JEAN DE SAINT-JEAN (Mannozzi da S. Giovanni, *dit*). *Ecole florentine.*

JOSÉPIN (Giuseppe Cesari, *dit* le) *Ecole napolitaine.*

JULES ROMAIN (Giulio Pipi, *dit*). *Ecole romaine.*

Solario *ou* Solari (Andrea). *Ecole milanaise.*

Spada (Leonello). *Ecole bolonaise.*

Tiarini (Allessandro). *Ecole bolonaise.*

Tintoret (Jacopo Robusti, *dit* le). *Ecole vénitienne.*

Titien (Tiziano Vecellio, *dit* le). *Ecole vénitienne.*

ÉCOLES ALLEMANDE FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

Nota. C'est par erreur que ce tableau est indiqué dans le corps de l'ouvrage comme étant de Martin de Vos, et c'est par une semblable erreur que Descamps, dans son *Histoire des peintres flamands*, l'attribue à Simon de Vos. Il est maintenant reconnu pour être de Cornille de Vos, c'est sous le nom de ce peintre qu'il est porté dans le catalogue du Musée, mais il n'y était pas

encore lorsque l'article fut inséré dans les *Annales*. Quelque peu importante que soit cette méprise, nous nous faisons un devoir de la reconnaître et d'en prévenir nos lecteurs.

Tel est le sujet du tableau, d'après le nouveau catalogue du Musée. « Les sectateurs de Tanchelin, convertis par S. Norbert, « lui rapportent les vases sacrés et les habits sacerdotaux dont ils « avaient dépouillé les églises depuis quinze ans ». Cette explication, appuyée sur des titres authentiques, rectifie l'erreur de Descamps, et celle où, faute de renseignemens certains, nous avions involontairement induit nos lecteurs.

Werff (Adrien van der). *Ecole hollandaise.*

Zustris *ou* Zuster (Lambert). *Ecole flamande.*

ÉCOLE FRANÇAISE.

Aparicio.

Beaunier.

Berthélemy.

BROC.

CALLET.

CARAFFE.

CHAUDET.

CHAUDET (Madame).

GÉRARD.

GIRODET.

GIROUST.

GRANDIN.

GROS.

GUÉRIN.

ISABEY.

LAFITTE.

LAFOND.

LAGRENÉE.

LANDON.

LEBARBIER aîné.

LEBOULLENGER.

LEBRUN.

LEBRUN (Madame).

LEFEBVRE (Robert).

LEMIRE jeune.

LEMONNIER.

LESUEUR.

LETHIÈRE.

LICHERIE.

LIMOSIN (Léonard.).

LORIMIER (Mademoiselle).

MONGEZ (Madame).

MONSIAU.

ODEVAERE.

PAELINCK.

PALISSY.

PERRIN.

PEYRON.

PEYTAVIN.

POUSSIN (Nicolas).

RIGAUD.

SANTERRE.

SEMPY.

SERANGÉLI.

STELLA.

SUBLEYRAS.

SUVÉE.

TAILLASSON.

VINCENT.

VOUET (Simon).

ZIX.

DEUXIEME DIVISION.

SCULPTURE.

SCULPTURE ANTIQUE.

Statues.

Bas-reliefs.

Bustes.

SCULPTURE MODERNE.

Anguier.

Boichot.

Bontems.

Boudin (Michel).

Bouilliet.

Bridan (fils).

JULIEN.

LAITIÉ.

LECOMTE.

LEMOT.

LESTOCART.

LESUEUR.

LORTA.

MARIN.

TROISIÈME DIVISION.

ARCHITECTURE.

Monumens antiques.

Monumens anciens dont les auteurs ne sont pas connus.

ARCHITECTURE MODERNE.

Auger et Sobre.

Beaumont.

Bouchardon.

Chalgrin.

Clavareau.

Damesme.

Davy Chavigné.

Debrosse.

Dedeban.

SOUFFLOT.

THOMON (Thomas de).

VAUDOYER.

VIEL.

VIGNON (Barthelemi).

PAYSAGES ET TABLEAUX DE GENRE.

ÉCOLE ITALIENNE.

PAUL POTTER.

PHILIPPE DE CHAMPAGNE.

PIERRE DE LAAR.

PYNACKER.

REMBRANDT.

ROOS.

RUBENS.

RUYSDAEL (J.).

Fin de la table générale des planches.